

l'âge de faire

n° 168 / décembre 2021

2€



LE FEU AU COEUR

LA VIDÉOSURVEILLANCE S'INVITE À L'ÉCOLE / LA BATAILLE D'UN ÉLECTROSENSIBLE
PORTFOLIO UN MANTEAU POUR L'HIVER

1 / ÉDITO LE GAMIN QUI NE VOULAIT PAS FÊTER NOËL /
 DES CHAUSSETTES EN LAINE POUR UN MONDE NOUVEAU
 3-4 / **DANS LE VERCORS**, UNE FORÊT COOPÉRATIVE /
 VOLAILLES : LA FIN DE L'ÉLEVAGE EN PLEIN AIR ? /
 EN ÉTHIOPIE, L'UTOPIE SOCIALISTE D'AWRA AMBA
 5 / **OFFRE DE NOËL** 3 ABOS ACHETÉS = 1 OFFERT !
 6-7 / **REPORTAGES** DOUCHE NOMADE
 POUR SANS-ABRIS / DE TA CUISINE À LA RUE
 12-13 / **PORTFOLIO** UN MANTEAU POUR L'HIVER
 14 / **ACTU** EN NOUVELLE-CALÉDONIE,
 UN RÉFÉRENDUM SANS LES INDÉPENDANTISTES
 16-17 / **LA LORNETTE**
 UN ÉLECTROSENSIBLE SE BAT POUR SAUVER
 SON LIEU DE VIE / ÉTUDIEZ, VOUS ÊTES FILMÉS !
 18 / **L'ATELIER** RUBRIQUE P.I.A.F / TRICOT /
 CUISINER SANS GLUTEN / LE COIN NATUROPATHIE
 19 / DES NOUVELLES DE LA **MAISON COMMUNE**
 20-21 / **FICHE PRATIQUE**
 FAIRE UNE BOISINIÈRE !



8-11 / DOSSIER LE FEU AU CŒUR

Le feu est un élément fascinant qui a sculpté les humains. Il réchauffe, éclaire, façonne le métal, cuit les aliments. En parlant avec les flammes, le feu devient poétique et philosophique. Il apaise, rassemble, nous pousse à inventer, à explorer notre âme, à guetter le feu qui vit dans notre corps. À nous recentrer sur le fond de son cœur. Rencontre avec des mordus du feu, qui racontent leur amour incandescent pour les braises. Allumez le feu !

Mon cahier à tout faire

le tout nouveau hors-série de *L'âge de faire*

Une décoction de feuilles de ronces, un sac à tarte à coudre soi-même, une recette de lessive maison, des conseils pour réussir vos plants de tomate, construire un abri à hérisson, un sapin en palette...et même élever quelques poules !

Mon Cahier à tout faire, dernier né de nos hors-séries, vous propose pour chaque mois de l'année, des chroniques pratiques dans un format petit cahier. Jardinage, soins au naturel, conseils zéro déchet, recettes sans gluten, couture récup'...vous trouverez de quoi satisfaire vos envies.

Vous saurez tout ou presque, pour « faire vous-même » de la cuisine au jardin !

Format cahier 17 x 22 cm,
reliure cousue, 112 pages.

Prix : 12 euros

> Rendez-vous en page 23



3 ABONNEMENTS ACHETÉS = 1 OFFERT !

Ne vous creusez plus la tête pour trouver quoi offrir à Noël, on a tout prévu ! Cette année, pas de jaloux, pas de jalouse, ce sera pour tout le monde la même chose :
un abonnement à L'âge de faire !

Vous, ça vous dispense de faire les boutiques le 23 décembre, dans le froid sombre des nuits d'hiver. Nous, ça fait grimper le nombre de nos abonné·es – secret de la survie de tout journal indépendant.

Quant aux heureux·ses bénéficiaires, ils penseront affectueusement à vous chaque mois pendant un an en recevant leur canard. Elle est pas belle, la vie ?!

Et puis allez, comme nous sommes décidément trop bons, on vous fait une réduc.
Mais non ?

Mais si ! POUR 3 ABONNEMENTS ACHETÉS, ON VOUS OFFRE LE 4^{ème} !

Passez vos commandes avant le 13 décembre pour les avoir au pied du sapin !

l'âge de faire 

Lors de votre abonnement, vous recevez le **premier numéro en double**, faites-le découvrir !

POUR 1 AN (11 NUMÉROS)

25 €

Je règle :

☐ **par chèque** (à libeller à l'ordre de Scop L'âge de faire-le journal)

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

l'âge de faire 

Lors de votre abonnement, vous recevez le **premier numéro en double**, faites-le découvrir !

POUR 1 AN (11 NUMÉROS)

25 €

Je règle :

☐ **par chèque** (à libeller à l'ordre de Scop L'âge de faire-le journal)

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

l'âge de faire 

Lors de votre abonnement, vous recevez le **premier numéro en double**, faites-le découvrir !

POUR 1 AN (11 NUMÉROS)

25 €

Je règle :

☐ **par chèque** (à libeller à l'ordre de Scop L'âge de faire-le journal)

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

Pour profiter de l'offre, remplissez les bons ci-contre et envoyez-les avec un chèque de 75 euros à L'âge de faire, 17 avenue Balard, 04 600 Château-Arnoux-St-Auban.
Autre possibilité : www.lagedefaire-lejournal.fr

l'âge de faire 

Lors de votre abonnement, vous recevez le **premier numéro en double**, faites-le découvrir !

POUR 1 AN (11 NUMÉROS)

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

**LE 4^{ème}
OFFERT**





L'ÉDITO

Clément Villaume

LE GAMIN QUI NE VOULAIT PAS FÊTER NOËL

Ce soir, c'est Noël. Les étoiles brillent dans le ciel. Les vitrines des magasins sont illuminées. Il y a des guirlandes et des boules accrochées sur le sapin. La neige, les chants, la lettre au père Noël. L'odeur de la dinde rôtie. Tous les cadeaux à déchirer au petit matin. La féerie des fêtes de fin d'année.

Je m'appelle Jean Balthazar, j'ai 6 ans et ce soir, je peux vous dire que leur histoire de réveillon commence sérieusement à me briser les roustons. Ici, toute la famille est réunie. Tonton suce

le jus des escargots en parlant de la prochaine présidentielle. Papi hoquette en finissant la bouteille de Bordeaux. Évidemment, c'est maman qui apporte la quatrième entrée à table. Et papa ne devrait pas tarder à se taillader le tendon en ouvrant les huîtres. Comme mes parents n'ont pas de cheminée à la maison, ils ont zappé sur Netflix qui propose une série où l'on voit en permanence un feu sur l'écran. Tout seul dans ma chambre, j'entends le rire gras des adultes dans le salon. Par la fenêtre, je décide de fuguer. Avec le réchauffement climatique c'est pratique, il ne fait pas froid et pas un flocon ni un traîneau à l'horizon.

Ras le dos du père Noël que maman va appeler si je ne finis pas mon foie gras. Marre du père Noël qui va m'apporter des papillotes si je me tiens bien à table. M'en fous, j'aime pas le chocolat, d'abord. En plus, le mec est inconnu au bataillon. On sait juste vaguement que l'on se réunit en souvenir d'une fête païenne associée au solstice d'hiver, que le grand barbu ressemble à Saint-Nicolas, un Turc qui aurait sauvé trois enfants des crocs d'un boucher. Et qu'il boit des Coca pour tenir le coup pendant sa tournée. Déjà avec leurs cloches de Pâques et leur petite souris, on m'avait bien pris pour une andouille. Mais là, c'est trop.

La rue est déserte, il y a de la buée sur les fenêtres. J'ai l'impression que je peux faire tout plein de bêtises quand il n'y a pas les grands et leur triste fête pour m'embêter. Alors, j'ai piqué la tronçonneuse de papa dans le garage et j'ai tout rasé les branches des sapins de la ville. J'ai vu aussi quelques bonbons jetés dans une poubelle et beaucoup de papiers déchirés. J'ai mangé les bonbecs et j'ai allumé un petit feu avec les allumettes de tonton.

Plus je me promène, plus je sens bien que je suis un petit peu en colère. Mais il y a de quoi. Et la voix insupportable de Tino Rossi qu'on se coltine tous les ans au spectacle de fin d'année ? Et le sourire émerveillé que je dois me forcer à faire devant le robot dernier cri acheté par tata ? Et toutes ces illuminations complètement moches qui consomment des watts pour des prunes ? Vous croyez que c'est simple quand on a 6 ans et que l'on déteste Noël ?!

C'est vrai que je devrais être comme tous les enfants : croire à la légende, aimer jouer avec des bibelots en plastique fabriqués en Chine par des ouvrières qui gagnent 240 euros par mois (1), à croquer mon chapon incarcéré (2), à pleines dents en me disant qu'il faut profiter de la vie. Et que l'on peut bien faire un petit écart de temps en temps.

Enfants de tous les pays, unissez-vous ! Prenez la rue pendant le réveillon. Faites le grand soir sans les cadeaux couillons. Faites comme moi, faites pipi sur le transformateur électrique pour éteindre toutes les guirlandes de la ville. Arrêtez de croire aux grands qui croient encore au père Noël. Entouré par deux policiers devant mon commissariat de quartier, je regarde le beau ciel profond en attendant mes parents. En voilà un chouette réveillon. C'est comme dans la chanson des Wampas, un groupe de punk-rock français : « Ce soir, c'est Noël. Les étoiles brillent dans le ciel ! »

(1) Le groupe américain Mattel, créateur de la poupée Barbie, des jouets Polly Pocket ou Fisher Price, rémunère 240 euros par mois ses ouvrières chinoises, qui ont aussi dénoncé des violences sexistes et sexuelles dans leur usine. (2) Pour « affiner » une volaille, c'est-à-dire l'engraisser avant Noël, les chapons de Bresse sont stockés dans de petites cages appelées « épinettes » pendant un mois.

DES CHAUSSETTES EN LAINE POUR UN MONDE NOUVEAU



Les éleveurs-euses organisent des chantiers collectifs pour trier la laine qui sera transformée en chaussettes chaudes. © LA SARRIETTE

Une quinzaine d'éleveurs-euses, pour valoriser la laine de leur troupeau, contribuent à la production de chaussettes, couettes, oreillers... au sein de l'association La Sarriette. Mais leur aventure est beaucoup plus qu'une simple histoire de laine.

Qu'est ce qui est bicolore, rayé ou à losanges, qui tient chaud et ne gratte pas ? Vous donnez votre langue à la brebis qui n'est pas galeuse ? Ce sont les chaussettes de la Sarriette, en laine « paysanne et coopérative », issue de Mérinos et Mourerous qui ont traîné leurs sabots dans le quart Sud-Est de la France, de pâturages en alpages, au gré des transhumances. 6500 paires de chaussettes ont été produites en 2021 avec la laine de 11 troupeaux appartenant à une quinzaine d'éleveurs-euses de l'association La Sarriette. À l'image de Margot et Simon, dans les Alpes-de-Haute-Provence, qui ont rejoint l'association en 2019 avec l'envie de voir « pousser des chaussettes dans les toisons de nos copines », ils ont tous cette même idée derrière la tête. Ce n'est pas que leur métier ne leur suffise pas mais, comme le dit Barbara, qui a lancé l'association en 2015 avec quelques autres : « j'avais envie de valoriser tout ce que produit le troupeau. » Pas seulement la viande. « C'est parti des filles, mais les mecs ont tout de suite suivi ».

Six ans plus tard, la motivation de départ n'a pas pris une ride. « La laine, il faut se la réapproprier, c'est urgent. Sur le plan social et écologique, insiste Claire, éleveuse de Causse d'Ardeche, c'est une vraie ressource dans l'état actuel du monde. » Julie, qui élève un petit troupeau de Mérinos, en Drôme, dans le Haut-Diois, a rejoint La Sarriette aussi pour le plaisir de tra-

vailler de manière artisanale la laine, « une matière qu'elle aime » et qui lui a donné envie de se former avec d'autres de l'association. Elle a quitté la commission chaussettes pour apprendre à fabriquer des couettes avec la laine de Claire, courte et gonflante, et s'initier au cardage sur une machine récupérée dans une filature qui a fermé. Bientôt, elle compte se lancer dans la confection de semelles en feutre. « On teste, on fait plein d'expériences, on apprend tous ensemble, à mesure. On commence à être rodés », ajoute Julie.

« LA LAINE, C'EST CE QUI NOUS RASSEMBLE »

Chaque année, les jours de tonte, les éleveurs-euses forment des petits groupes par proximité géographique et organisent des chantiers collectifs les uns chez les autres pour trier la laine qui sera vendue ou donnée à La Sarriette. « On récupère délicatement la toison dès que la brebis est tondue, explique Claire. On la déroule sur la table de tri composée de lamelles de bois reliées par des courroies. Ainsi, la laine courte et les déchets végétaux tombent entre les lamelles. On dépose ensuite la toison dans de gros sacs. Les enfants sautent dedans pour tasser la laine ! » Et s'en donnent à cœur joie, comme les grands qui ne boudent pas le plaisir de ces retrouvailles. L'album photo raconte les rires, le plaisir de trinquer et une grande envie de faire ensemble. Ils reconnaissent qu'ils n'ont « pas de brouillon, pas forcément de méthode, pas de business plan », mais des partages qui tiennent chaud au cœur. « Quand on se retrouve on parle de notre quotidien, de notre métier. Comme éleveurs, on a parfois le nez dans le guidon. On a besoin d'avoir le regard des autres. On s'interroge, on se soutient. C'est politique aussi. C'est comme un grand lieu de liberté où on ferait ce qu'on voudrait. La

laine, c'est ce qui nous rassemble. »

Des A G qui durent deux jours, « des grosses bouffes », « on est capable de discuter pendant 8 heures et les enfants sont au milieu », raconte Barbara. L'association a récemment organisé une réflexion collective avec l'aide d'une facilitatrice pour permettre à chacun d'affiner et d'exprimer les raisons pour lesquelles il ou elle était dans l'association.

« ON N'A PAS VOCATION À GAGNER DE L'ARGENT »

La perspective de grossir ou pas a été questionnée. « Au-delà de la belle idée de la valorisation de la laine, on s'est rendu compte qu'on voulait être entre copains. On n'a pas vocation à gagner de l'argent avec La Sarriette. » Effectivement, la laine vendue à l'association ne rapporte presque rien aux éleveurs-euses une fois la tonte payée. Une paire de chaussettes vendue à 18 euros, coûte en frais de production autour de 13 euros qui servent à payer la laine, le fonctionnement de l'association et les sous-traitants : la laine est lavée aux Laines du Gévaudan, en Haute-Loire ; elle est filée à la Filature du parc, teinte chez Plo et tricotée chez Missègle, dans le Tarn. La vente des chaussettes, le produit phare, mais aussi des couettes, des oreillers, des semelles, du fil à tricoter... permet de financer l'emploi de Marie qui « chapeaute le tout » depuis 2018. Resteront-ils associatifs ou choisiront-ils de créer une petite entreprise coopérative, ce qui fait peur à certains ? Une certitude : ils ont envie de continuer « à cheminer ensemble » et ne veulent laisser personne sur le côté.

Nicole Gellot

Contacts : lasarriette-laine.com
La Sarriette, ruelle des remparts,
06420 La Tour.
06 45 04 05 08

LA POMME DE DISCORDE

Merci de me désabonner de votre journal que j'ai beaucoup apprécié jusqu'à vos prises de position antivax. Je souscris totalement aux propos de Francis « *choisissons nos combats* » dans le dernier courrier des lecteurs. Je ne veux donc plus recevoir aucun numéro.

Laure Tougard

MERCI DE VOUS JETER DANS LE BAIN

Un petit message de soutien et de remerciement pour l'intelligence et la clarté de vos prises de position, sur le vaccin, le pass sanitaire ou autres. (Je me rappelle, c'était pareil avec les Gilets jaunes, au début, alors que la presse de gauche criait unanimement (ou presque) à la dérive fascisante et refusait de se mouiller.) Merci de vous jeter dans le bain, même quand l'eau est bouillante !

Une lectrice parisienne

CONTRE LE TOTALITARISME D'EXTRÊME CENTRE

En cette soirée du jeudi 11 novembre, il est 22 h30 et j'ai enfin un moment pour ouvrir mon (votre) canard - alors que je l'ai reçu il y a déjà plus d'une semaine. Dans la très (très, très) grande majorité des cas, sa lecture est synonyme d'un moment de plaisir, de découvertes, de réconfort... Grâce à toutes

les belles informations, reportages, idées, initiatives, solutions qui sont présentées chaque mois. Malheureusement, ce soir, la joie n'est pas vraiment au rendez-vous. Dans la rubrique *Le courrier des lecteurs*, une personne vous reproche vos « *articles antivaccin* », une autre votre position anti pass sanitaire (en concluant qu'il faut combattre l'extrême droite et non « *ce gouvernement* »).

Je souhaiterais leur proposer de parcourir le site que nous avons créé avec mon épouse : Relyons.info (nous vivons à Lyon). Elles y trouveront une information vérifiée – un peu plus fiable que la propagande officielle – afin de nourrir leur point de vue sur la « *crise sanitaire* » (avec une recommandation particulière pour l'article : *Qui construit la doxa du Covid ?* dans l'onglet *Ressources*). Leur dire également que nous sommes aujourd'hui dans une guerre de l'information – et non dans une guerre contre un virus. Et enfin, que si l'extrême droite doit être combattue – j'en suis convaincu depuis longtemps – aujourd'hui, le danger principal se situe dans le totalitarisme d'« *extrême-centre* ». Je voudrais conclure en vous remerciant, chers journalistes de L'âge de faire, car vous êtes parmi les quelques rares exceptions médiatiques à faire encore honneur à ce noble métier : JOURNALISTE

Xavier

L'ÂGE DE FAIRE DANS UN PANIER DE LÉGUMES !

Retrouver *L'âge de faire* dans un panier de légumes, quoi de plus naturel puisque le poireau figure sur le logo du journal ? D'autant plus quand ce panier est distribué par une Amap (69, Tarare) dénommée « *La faucille et le Poireau* » ! C'est ce qui a été décidé à la fin de l'été dernier, donner une fois par mois *L'âge de faire* à des abonné-es via l'Amap, durant une distribution. Un référent s'est proposé, c'est lui qui gère les abonnements avec l'administration du journal, qui reçoit chaque mois les exemplaires et qui, à côté des nombreux-euses producteur-trices, les distribue aux abonné-es, au même titre que les paniers de légumes, le pain, les fromages... Et ça marche, car les adhérent-es de l'Amap ont pour beaucoup la fibre solidaire et écologique, parfois rebelle. Nous en sommes à 18 abonnements, dont un de 5 exemplaires pour re-distribution dans une boulangerie. Cette initiative ne demande qu'à faire des graines... et à germer dans d'autres Amap, sa culture est vraiment très simple !

Daniel Beretz, pour l'Amap
« *La faucille et le Poireau* »

SUITE DES COURRIERS EN PAGE FORUM >>>>>

L'ÂGE DE FAIRE S'OPPOSE AU PASS SANITAIRE MAIS N'EST NULLEMENT ANTIVAX

Une fois n'est pas coutume, profitons de cette page pour clarifier un peu notre position sur un sujet sensible : la vaccination contre le Covid. Nous avons, en effet, reçu quelques courriers de lecteurs et lectrices faisant part de leur étonnement, de leur désapprobation voire de leur indignation quant à nos écrits sur le sujet (précisons tout de même que nous avons également reçu des messages de félicitations, tout cela n'est pas à sens unique...). Certain-es ont cru déceler chez nous une posture « *antivax* ». En février dernier, en introduction du dossier que nous avons consacré à la vaccination, nous écrivions ceci : « *La vaccination constitue le genre de dossier dans lequel on se lance avec envie, mais aussi un peu à reculons. Il faut en effet avancer entre, d'un côté, les "anti" forcenés prêts à lapider la première seringue venue. Et de l'autre, les "pro", adorateurs de Pasteur, vouant un inébranlable culte à la vaccination. Et entre les deux, il y a, a priori, surtout des coups à prendre. Tant pis ! L'âge de faire a enfilé son casque bleu pour s'installer sur la ligne de front. Car c'est précisément ici que devrait se situer la discussion : ni opposition de principe, ni confiance aveugle. Bien au contraire !* » Nous restons fidèles à cette ligne de conduite. Nous ne sommes donc nullement « *antivax* ». Mais nous refusons, dans le même temps, de nous joindre aux inconditionnels de la picouse, qui excluent et caricaturent toute critique, même mesurée, de ces vaccins. Ni opposition de principe, ni confiance aveugle, notre position n'a pas changé. Celles et ceux qui souhaiteraient connaître plus précisément nos arguments peuvent (re)lire *L'âge de faire* n° 159. Notre position sur la vaccination ne doit pas être confondue avec celle que nous avons sur le pass sanitaire. Car pour le coup, oui, nous sommes opposés à ce système de contrôle, et cela pour tout un tas de raisons, expliquées dans *L'âge de faire* n° 166. La rédaction



Pas le bluetooth à tous les étages...

Les fabricants de smartphones ne sont plus obligés de fournir un kit mains libres. Ainsi en a décidé le parlement en adoptant, le 2 novembre dernier, la proposition de loi du sénateur Patrick Chaize (LR). Ce kit, relié au téléphone par un câble fin et équipé de deux écouteurs, permet d'éloigner le téléphone portable de l'oreille et de réduire l'exposition de la tête aux ondes électromagnétiques. En 2010, les parlementaires avaient imposé, dans la loi Grenelle 2, la présence d'un accessoire de ce type dans la boîte de tout ordiphone neuf. Le sénateur Patrick Chaize a justifié sa proposition de loi au nom d'une prétendue cause environnementale : « *les écouteurs filaires, fournis de manière systématique avec les smartphones, constituent une importante source de gaspillage* », estime-t-il, émettant par ailleurs des doutes sur le rôle protecteur du kit mains libres. Une étude de Santé publique France, publiée en 2019, indique qu'au cours des trente dernières années, les cancers du cerveau les plus graves ont été multipliés par quatre, et conclut en indiquant que « *les dernières études épidémiologiques et les expérimentations animales seraient en faveur du rôle carcinogène des expositions aux champs électromagnétiques* ». Le ministère de la Transition écologique avait même lancé une campagne début novembre pour recommander l'utilisation d'écouteurs ou du haut-parleur, pour diminuer l'exposition aux ondes. La fin de cette obligation réglementaire est, tout simplement, « *un nouveau cadeau fait aux fabricants de smartphones* », au détriment de la santé publique, estime Marc Arazi, président de l'association Alerte Phonegate.

La montagne à sec pour faire glisser les riches

En Haute-Savoie, une grosse poignée d'opposants, dont des membres d'Extinction Rebellion, ont décidé de bloquer mi-novembre le chantier d'une cinquième retenue collinaire sur le plateau de Beauregard à la Clusaz. La construction est située à 1500 mètres d'altitude et à proximité de tourbières et d'un site Natura 2000. Une bassine de plus (1) de 148 000 mètres cube de flotte censée alimenter la commune en eau potable, mais qui est aussi et surtout destinée à produire de plus en plus de neige artificielle pour gaver les stations de ski. Et ainsi continuer à perfuser le tourisme des sports d'hiver, avec une limite pluie-neige toujours plus élevée en montagne. Les militants ont grimpé dans les arbres du site où est envisagée la retenue, pour installer des hamacs et des ponts de singe. Hé les riches, venez ! Le hamac, c'est plus confortable et moins polluant que le télésiège !

(1) Lire à ce propos notre double-page sur le danger des bassines dans les Deux-Sèvres dans le numéro 167 de L'âdf.

Les militants veulent récolter 30 000 euros pour bloquer le projet de retenue collinaire. Vous pouvez les aider en tapant « *Aidez-nous à financer les recours contre la retenue collinaire de Beauregard !* » sur la plateforme HelloAsso.

« en même temps », du gaz en Moselle

Cocorico, la France est l'un des 8 premiers pays à rejoindre l'alliance Boga, « *Beyond oil and gas alliance* » - l'alliance au-delà du pétrole et du gaz – créée le 11 novembre durant la Cop 26. Les Boga s'engagent à ne plus délivrer de nouvelles licences d'exploration et d'exploitation de pétrole et de gaz, et ce avec effet immédiat. Pourtant, « *en parallèle, le gouvernement français est en train d'instruire une demande de permis pour exploiter le gaz de couche en Lorraine (hydrocarbure non conventionnel, gaz enfermé dans les couches de charbon)* », indique un collectif d'ONG parmi lesquelles Attac et Les Amis de la Terre. Accorder ce permis pourrait conduire à installer sur 40 communes de Moselle jusqu'à 400 puits de forage pour exploiter ce gaz non conventionnel. Pourquoi donc l'administration continue-t-elle à instruire cette demande d'exploitation si la France s'est engagée par ailleurs à ne plus délivrer de permis ?



Benoît Coulée propose aux habitants d'investir dans son groupement forestier qu'il veut gérer durablement. © FLORIAN ESPALIEU

DANS LE VERCORS, UNE FORÊT COOPÉRATIVE

Le groupement forestier Green forest a été créé en 2020 dans le Vercors par six amis. Il est désormais ouvert à d'autres personnes. L'initiative séduit des citoyens sensibles à l'écologie. Reportage.

A lors, attention où vous marchez ! » avertit Benoît Coulée, mi-sérieux, mi-taquin. « Les petites pousses, là, c'est votre investissement... » Cet après-midi, le gestionnaire forestier de 44 ans conduit un groupe d'une vingtaine de personnes dans les bois du Vercors. Outre les couleurs automnales et les rayons de soleil jouant avec les feuilles, les marcheurs peuvent profiter de l'expertise de celui qui est déjà, pour certains d'entre eux, un associé. Les autres aspirent à le devenir. Benoît a créé en décembre 2020 avec sa compagne, son frère et trois amis le groupement forestier Green forest. But de cette société civile : acheter des parcelles boisées pour les préserver, tout en dégagant quelques bénéfices. « Une épargne locale et écologique », résume le quadragénaire. Avec les 21 900 euros de départ, 1,17 hectares ont été achetés et seront mis en coupe l'an prochain. Six nouveaux investisseurs ont ensuite fait monter le capital à 70 000 euros, et quatre autres hectares sont en cours de transaction chez le notaire.

L'existence des groupements forestiers remonte à un décret de 1954. Mais à l'heure du dérèglement climatique, l'acte, relativement accessible, d'investir dans la forêt séduit nombre de citoyens en quête de sens. Car les 17 millions d'hectares de la forêt française métropolitaine (31 % du territoire) sont à la fois menacés par l'effet de serre, mais aussi un bon levier pour l'atténuer en captant 15 % des émissions de carbone. Créé en 2003 en Saône-et-Loire, le Groupement forestier pour la sauvegarde des feuillus du Morvan (GFSFM) fait figure de pionnier, avec aujourd'hui 350 ha et 970 sociétaires (1). Plus récemment, en mai dernier, 70 associés ont acheté 10 hectares de forêt ardéchoise (2). « Mon modèle est plutôt Avenir forêt (3), créé en 2013 par un couple d'ingénieurs forestiers en Corrèze », confie Benoît. « Ils travaillent désormais à temps plein sur ce groupement et gèrent plus de 500 hectares. Leur objectif de 1000 hectares sera bientôt atteint et ils n'iront pas au-delà de leurs 320 sociétaires. »

Selon le type de bois, de parcelle et le mode de gestion, le rendement financier est de 2 à 3 % par an. « Le but n'est pas de rentabiliser à tout prix mais de gérer durablement », met en garde l'Angevin d'origine. « Faire travailler localement aussi : le bois

coupé sera confié à des scieries du territoire. Et la gestion sur le long terme sera privilégiée. » La balade du jour vise à convaincre ceux qui, déjà nombreux, s'intéressent à l'initiative. Il permet aussi d'expliquer comment se gère une forêt : « Nous sommes ici sur les lieux d'un futur massacre », indique Benoît, en s'arrêtant au bord du chemin. « Cet arbre est marqué, celui-ci aussi. La propriétaire est une dame qui n'habite pas ici et a laissé la gestion à un exploitant qui va tout couper. »

INVESTIR DANS LE VIVANT PLUTÔT QUE DANS LA PIERRE

Un peu plus loin, l'extrême inverse : « Là, c'est en indivision donc rien ne se fait. Laisser la nature faire n'est pas forcément mauvais. Mais les jeunes pousses ont moins de place pour grandir. Or, ce sont les arbres en croissance qui captent le plus de carbone. » La gestion proposée par Green forest se situera entre les deux : régulière et modérée. « Mélanger les essences, couper de temps en temps pour faire de l'espace, mais aussi laisser du bois mort pour favoriser la biodiversité. Cela permettra d'être plus robuste pour faire face aux aléas à venir. »

La plupart des participants sont déjà décidés. Jacky, retraité venant de l'agglomération grenobloise, a « toujours été intéressé par la forêt ». Il a voulu rejoindre l'aventure, après en avoir entendu parler sur France 3. « C'est le côté coopératif que j'ai trouvé intéressant. » Gabriel, 35 ans, l'a découvert dans le Dauphiné libéré : « Je souhaite investir dans le vivant, plutôt que dans la pierre », indique-t-il. « J'avais déjà regardé pour acheter des parcelles, mais ce n'est pas si évident à trouver. Là, c'est plus simple. » Le « ticket d'entrée » de la société civile a été fixé à 2 500 euros. À l'inverse, ses statuts interdisent que l'un des sociétaires acquière plus de 40 % des parts. Avec ces renforts et d'autres, Green Forest a maintenant une trentaine de sociétaires et un capital de 180 000 euros. Une offre a été faite pour cinq nouveaux hectares à Lans-en-Vercors. Six autres sont en négociation.

Florian Espalieu

- 1 - Aux arbres citoyens !: dans le Morvan, des résistants achètent la forêt pour la sauver, sur ipeunion.com.
- 2 - Ardèche : ils rachètent une forêt pour la préserver, sur francebleu.fr.
- 3 - www.avenirforet.com

LES COPAINS D'ABORD

POLITIS

NOUS AVONS BESOIN DE VOUS !

500 000 euros, c'est la somme que *Politis* doit trouver d'ici la fin de l'année pour sauver sa peau. Ces difficultés financières sont le prix à payer pour un journal indépendant produit quasiment sans publicité et « sans le soutien d'un actionnaire milliardaire renflouant les caisses à volonté ». Diminution du nombre d'abonnés en 2021, augmentation du prix du papier, annulation de nombreux événements promotionnels... l'hebdomadaire remonte doucement la pente mais pas encore suffisamment. Pour répondre à l'appel « *Politis ne veut pas mourir* » : don direct par chèque à l'ordre de Association Pour Politis et à envoyer à **Association Pour Politis, Campagne de dons, 2 Impasse Delaunay, 75011 Paris. Don en ligne : politis.fr. Plus d'infos au 03 80 48 95 36.**

OUVREZ VOS FENÊTRES, LISEZ LES MÉDIAS INDÉPENDANTS !

« Une information libre et pluraliste est la condition de la démocratie. Elle est aujourd'hui menacée par un système médiatique dominant qui vient de nous infliger deux mois de "zemmourisation" du débat public et un agenda informatif médiocre, pour ne pas dire plus. » C'est un extrait de l'appel intitulé « *Ouvrez les fenêtres, lisez les médias indépendants !* », lancé par une cinquantaine de médias, dont *L'âge de faire*. Outre l'offensive de Vincent Bolloré (Cnews, Europe 1...) qui pousse son candidat putatif Zemmour, c'est l'ensemble des médias mainstream qui sont aux mains d'une petite dizaine de milliardaires. Rappelons par exemple que *Le Monde* appartient notamment à Xavier Niel, *Le Figaro* à la famille Dassault, BFMTV à Patrick Drahi... « Nos titres vivent aujourd'hui pour l'essentiel, et parfois exclusivement, des contributions, dons ou abonnements de nos lectrices et lecteurs. Ils garantissent notre indépendance. Mais c'est à la société tout entière que nous adressons cet appel en forme d'alerte. Il y a une alternative à la "mal info" et à certains médias de masse qui propagent les peurs, les haines et fracturent la société. Soutenez la presse indépendante. Regardez-la, écoutez-la, lisez-la », conclut cet appel. ***L'âge de faire, CQFD, Mediapart, Disclose, Mouais, Le Ravi, Orient XXI, Les Jours, Le Poulpe...***

Tél : 04 92 61 24 97
www.lagedefaire-lejournal.fr
Scop L'âge de faire-le journal
17, AV. BALARD - SAINT-AUBAN
04600 CHÂTEAU-ARNOUX-SAINT-AUBAN

L'âge de faire est un mensuel national indépendant, édité par une Scop qui appartient à ses sept salariés associés. Il est financé par la vente du journal et de ses hors-séries.



Mensuel - n° 168 - DÉCEMBRE 2021
Tirage sur papier recyclé 45g
Directrice de publication : Nicole Gellot
Fondateur : Alain Duez
Dépôt légal : à parution
Commission paritaire : 1225 D 87672 - ISSN : 1777-1323
Imprimeur : Méditerranée Offset Provence - 13127 Vitrolles
Maquette : Raphaël Leboucher © Goo-Ltd
Logo : RED !
Couverture : © Fabstre
Rédaction : Tél. 04 92 61 61 09
Nicolas Bérard, Nicole Gellot, Fabien Ginisty, Clément Guillaume.
> redaction@lagedefaire-lejournal.fr
Mise en page, graphisme, site internet, réseaux sociaux : Lydia Robin
> webmaster@lagedefaire-lejournal.fr
Abonnements et comptabilité : Laurence Frachisse-Reynaud
> compta@lagedefaire-lejournal.fr
Tél. 04 92 61 24 97
Diffusion du journal : Fabien Plastre
> diffusion@lagedefaire-lejournal.fr
Tél. 04 92 61 61 08



Ont contribué à ce numéro :
Florian Espalieu, Camille Simonin, Julien Arbez, Jean-Marie Harribey, Maxence Granger, B-gnet, Red !, Danaé Mangeot, Virginie Giscloux, Nicolas Guillaume.

S'ABONNER À DES LIVRES...

« On ne va tout de même pas laisser tous les rayonnages aux mastodontes ultracapitalisés. Non mais ! » La maison d'édition Le passager clandestin, avec laquelle *L'âge de faire* a publié deux ouvrages, lance une campagne... d'abonnements ! Le principe est un peu celui d'une Amap : en souscrivant à un abonnement pour 4 à 8 livres par an, vous offrez un peu de trésorerie aux trois salariées de cette Scop, vous leur assurez un petit volume de ventes à l'année, et, *in fine*, vous leur permettez de lancer de nouveaux projets éditoriaux. Deux formules d'abonnements sont proposées à partir de 60 euros, et vous recevrez en outre un « *cahier rescapé* », conçu à partir de chutes de papiers. Tapez « le passager clandestin » dans la barre de recherche de la plateforme Ulule.

ÇA TIENT À MAZAUGUES

À Mazaugues, les militant-es tiennent le coup : le promoteur ne pourra encore pas faire démarrer sa carrière de granulats en 2021. La carrière se trouve sur la plus importante réserve d'eau potable du Var, et son exploitation comporte des risques d'effondrements qui mettraient en danger cette réserve. Les militant-es multiplient les actions sur le site, mais aussi devant la justice. Ils ont, entre autres, déposé une pétition devant le Parlement européen, qui l'a jugée recevable. Pour signer la pétition (la procédure n'est pas des plus simples, mais le dossier en vaut la chandelle) : www.europarl.europa.eu/petitions/fr/home, créez votre compte si nécessaire, puis tapez « Mazaugues » dans la barre de recherche. Deux pétitions concernent ce projet : autant signer les deux !

STOPPER L'ABSURDE

Le 9 novembre, Macron a officialisé son intention de lancer la construction de nouveaux réacteurs nucléaires. EDF se frotte les mains, elle qui pousse depuis plusieurs années à la construction de six nouveaux réacteurs EPR. Comme d'habitude, l'énergie nucléaire, dangereuse et chère, s'impose sans aucun débat, et sera financée avec de l'argent public. Le réseau Sortir du nucléaire a lancé une pétition contre « l'impasse dangereuse » que constitue la relance de la filière. www.sortirdunucleaire.org

LIGNE DE VIE, NE PAS COUPER

Le collectif de l'étoile ferroviaire de Veynes (05), ville près de Gap où est assurée la liaison entre les axes Grenoble-Marseille et Valence-Briançon, se bat depuis des années pour le maintien du service public ferroviaire, en particulier la ligne de nuit Paris-Briançon. Il appelle à la mobilisation le 11 décembre, cette fois pour la ligne Grenoble-Gap, dont l'avenir est menacé après 2025. etoileferroviairedelveynes.info

En Éthiopie, l'utopie socialiste d'Awra Amba

En rupture avec les mœurs traditionnelles de son pays, Zumra Nura décide de lancer en 1972 avec plusieurs centaines d'Éthiopiens la communauté utopique d'Awra Amba. Ils investissent un lieu de plusieurs hectares où les femmes, les hommes et les enfants sont égaux. Les mariages forcés et l'excision sont bannis. Il n'est pas rare de croiser des hommes en cuisine ou qui s'occupent des enfants, pendant que les femmes bossent aux champs. Les divorces sont bien entendu autorisés. Et les écoles sont ouvertes à tous. Plusieurs bibliothèques ont été construites. Une école maternelle est toujours à l'œuvre. La communauté met aussi la main au porte-monnaie pour payer des heures d'études supplémentaires le samedi. Le taux d'alphabétisation et le niveau scolaire est d'ailleurs largement supérieur à la moyenne nationale.

PAS DE VIOLENCE, C'EST L'ABSTINENCE

La gestion des conflits est la philosophie de la communauté, basée sur l'honnêteté à tout prix. Il n'y a pas de vols à Awra Amba. Il est interdit de jurer, de mentir, de mendier ou même de se disputer. On discute beaucoup pour éviter les conflits. Des réunions quotidiennes avant et après le travail sont organisées, en refusant toute agressivité.



On ne boit pas d'alcool, pas de café. On ne fume pas de cigarettes. Malgré des terres très pauvres, les habitants ont monté des coopératives de meunerie, d'épicerie et de tissage. Les travailleurs sont tous payés pareil. Et un jour par semaine est dédié aux nécessiteux et aux personnes âgées, qui sont nourries, soignées et logées gratuitement. Selon le fondateur de la communauté Zumra Nura, « nous croyons en l'existence d'un créateur, qui a créé le ciel et la terre, la nuit et le jour, la femme et l'homme, l'air, le soleil et toutes choses qui existent sur terre et notre croyance s'exprime par de bonnes actions ». Pas de religion donc, mais une spiritualité. Celle de croire que le seul vrai paradis est sur Terre grâce à la solidarité. Alors, on prend son aller simple pour l'Éthiopie ?

Clément Villaume

Lire *Awra Amba en Éthiopie*, Robert Joumard, éd. L'Harmattan, 258 pages.

GRAINE D'ANANAR

L'ENTRETIEN VOLAILLES : LA FIN DE L'ÉLEVAGE EN PLEIN AIR ?

Depuis le 5 novembre, tous les élevages de volaille doivent être cloîtrés pour limiter le risque de grippe aviaire. Cette réglementation est taillée sur mesure pour la production industrielle, mais signe l'arrêt de mort des petits éleveurs plein air. Entretien avec Sylvie Colas, l'une d'entre eux, référente « grippe aviaire » à la Confédération paysanne.

La grippe aviaire, c'est quoi ?

Sylvie Colas : C'est une maladie qui affecte gravement les oiseaux, conduisant généralement à leur mort. Elle se transmet très facilement chaque automne avec les oiseaux migrateurs, qui contaminent les oiseaux d'élevage. Il y a eu des cas en Chine de transmission à l'homme, mais c'est rarissime, anecdotique. C'est par contre une maladie qui fait des ravages parmi les oiseaux sauvages et surtout, d'élevage.

Les mesures de claustration des poules et autres canards interviennent généralement chaque hiver. En quoi, cette année, mettraient-elles particulièrement en péril l'élevage paysan ?

S.C. : Il existait une dérogation à la claustration pour les petits élevages autarciques comme le mien, car même si nous sommes touchés par la grippe aviaire, le risque de diffuser la maladie est limité. Or, cette dérogation n'existe plus. Désormais, nous devrions donc construire des bâtiments spécialement pour ça, et enfermer nos volailles chaque année de novembre à mai. Ce n'est pas ma conception de l'élevage, c'est une question de principe. J'ai conçu ma ferme pour que mes volailles disposent chacune de 8 m² de parcours extérieur, et il n'est pas question que je change de modèle.

Vous parlez de scandale d'État quant à la dénomination « plein air »...

S.C. : Oui, un arrêté pris début octobre permet aux éleveurs de conserver leur label « plein air », alors même qu'ils sont tenus d'enfermer leurs volailles la moitié de l'année. Qu'est-ce que c'est, sinon de la tromperie vis-à-vis des consommateurs ? C'est la même logique que la fin de la tolérance pour les petits éleveurs : couler l'élevage paysan, favoriser l'élevage industriel. C'est pourtant l'industrialisation de l'élevage qui nous a conduits à cette situation.

Vous accusez l'industrialisation de l'élevage, mais la grippe aviaire existait avant celle-ci, non ?

S.C. : Tout à fait, mais elle faisait beaucoup moins de ravages, et ne se disséminait pas autant. Nos grands-mères trouvaient parfois leur basse-cour malade, c'était un drame qui s'arrêtait là, il y avait peu de diffusion, car les fermes étaient autarciques. C'est dans cet esprit

que je travaille. Mes volailles, non médicamentées, grandissent et sont abattues à la ferme, se nourrissent dehors, complémentées avec du soja, du tournesol, de la fève. Le tout produit à la ferme. Je crains évidemment la grippe aviaire, mais cela fait partie du métier. Si cela m'arrive un jour, le plus important, c'est que je ne la diffuse pas. Il existe toujours un risque, mais il est infime par rapport à celui créé par l'élevage industriel.

Alors en quoi l'élevage industriel est le problème ?

S.C. : D'abord parce que les volailles circulent énormément. Prenons le cas des canards, d'ailleurs la filière la plus touchée par la grippe aviaire : élevage de canetons, déplacés dans des usines de canards « prêts à gaver », déplacés ensuite dans des usines de gavage, déplacés enfin à l'abattoir. L'épisode de 2016 est exemplaire : le foyer de l'épizootie était dans le Tarn. C'était un élevage de canards « prêts à gaver » contaminés, qui s'est retrouvé disséminé dans des ateliers de gavage de quatre départements du Sud-Ouest. Ensuite, il était trop tard. Conclusion de l'épisode de 2016 : 4 millions de volailles abattues !

La maladie fait d'autant plus de ravages que ces canards industriels sont affaiblis par les conditions d'élevage : stressés, vivant dans des hangars clos, saturés de poussière et d'ammoniac, dans l'impossibilité de se nettoyer des parasites, et bien sûr, entassés. Il faut imaginer ces bâtiments qui rassemblent plus de 25 000 canards ! Cet abattoir, à Maubourguet (Hautes-Pyrénées), où les camions, amenant à chaque fois des centaines de canards, livrent en continu ! Derrière cette industrie, il y a Labeyrie, Montfort et consorts. C'est cette même industrie qui dissémine la grippe aviaire, et qui pourtant a l'oreille du ministère et fixe la réglementation ! C'est le monde à l'envers.

Cette année, dans les élevages, il n'y a pas eu un seul cas de grippe aviaire en France. Pourtant, la totalité des éleveurs français doit cloîtrer ses volailles...

S.C. : C'est la première année qu'il y a une telle disproportion sanitaire. Les grands groupes exportent beaucoup, le ministère prend donc des mesures disproportionnées pour préserver notre étiquette « pays exempt de grippe aviaire », et continuer à avoir accès à tous les marchés. La contrepartie, c'est la fin de l'élevage en plein air. Nous, nous nous battons pour le bon sens : mettre un coup d'arrêt à l'industrialisation du secteur, et favoriser le petit élevage paysan en plein air.

Recueilli par Fabien Ginisty

3 ABONNEMENTS ACHETÉS = 1 OFFERT !

Ne vous creusez plus la tête pour trouver quoi offrir à Noël, on a tout prévu ! Cette année, pas de jaloux, pas de jalouse, ce sera pour tout le monde la même chose :
un abonnement à L'âge de faire !

Vous, ça vous dispense de faire les boutiques le 23 décembre, dans le froid sombre des nuits d'hiver. Nous, ça fait grimper le nombre de nos abonné·es – secret de la survie de tout journal indépendant.

Quant aux heureux·ses bénéficiaires, ils penseront affectueusement à vous chaque mois pendant un an en recevant leur canard. Elle est pas belle, la vie ?!

Et puis allez, comme nous sommes décidément trop bons, on vous fait une réduc.
Mais non ?

Mais si ! POUR 3 ABONNEMENTS ACHETÉS, ON VOUS OFFRE LE 4^{ème} !

Passez vos commandes avant le 13 décembre pour les avoir au pied du sapin !

l'âge de faire 

Lors de votre abonnement, vous recevez le **premier numéro en double**, faites-le découvrir !

POUR 1 AN (11 NUMÉROS)

25 €

Je règle :

☐ **par chèque** (à libeller à l'ordre de Scop L'âge de faire-le journal)

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

l'âge de faire 

Lors de votre abonnement, vous recevez le **premier numéro en double**, faites-le découvrir !

POUR 1 AN (11 NUMÉROS)

25 €

Je règle :

☐ **par chèque** (à libeller à l'ordre de Scop L'âge de faire-le journal)

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

l'âge de faire 

Lors de votre abonnement, vous recevez le **premier numéro en double**, faites-le découvrir !

POUR 1 AN (11 NUMÉROS)

25 €

Je règle :

☐ **par chèque** (à libeller à l'ordre de Scop L'âge de faire-le journal)

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

Pour profiter de l'offre, remplissez les bons ci-contre et envoyez-les avec un chèque de 75 euros à L'âge de faire, 17 avenue Balard, 04 600 Château-Arnoux-St-Auban.
Autre possibilité : www.lagedefaire-lejournal.fr

l'âge de faire 

Lors de votre abonnement, vous recevez le **premier numéro en double**, faites-le découvrir !

POUR 1 AN (11 NUMÉROS)

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

**LE 4^{ème}
OFFERT**





Deux bénévoles de La Bulle, Hervé et Claire, se réchauffent lors d'une maraude d'hiver. © LA BULLE – DOUCHE NOMADE

À Montpellier, des professionnel·les du travail social ont détourné un camping-car en le transformant en salle de bain mobile. Avec, ils vont à la rencontre de personnes sans domicile pour leur proposer une douche et créer du lien.

Ce vendredi après-midi de fin septembre, le soleil est au rendez-vous à Montpellier. C'est sur un grand parking, au milieu de dizaines de voitures, que trône un camping-car pas comme les autres. De l'extérieur, à part l'autocollant « *La Bulle – Douche nomade* », illustré d'une baignoire moussante bleue, le véhicule ne laisse rien paraître. En franchissant la porte, on se croit d'abord dans un modeste salon de thé : banquette, coin vaisselle, tabourets colorés, rangements étiquetés « *mini savons* » ou « *crèmes hydratantes* », et une commode avec sirops, thé, café et gâteaux. Mais ce qui le différencie vraiment d'un camion de vacanciers, c'est la petite pièce à l'arrière, normalement dédiée au coin couchette : cette fois, ce n'est pas un lit, mais une salle de bain qui s'y trouve. Derrière cette porte verrouillable, des toilettes dépliables, un lavabo, un miroir et, juste à côté, la douche. Une salle de bain, une vraie. C'est à bord de ce spécimen rare qu'embarque l'équipe de maraudes quatre fois par semaine pour aller à la rencontre de personnes sans domicile et leur proposer une douche chaude. Au-delà d'un accès à l'hygiène, l'équipe de La Bulle souhaite surtout répondre à une autre nécessité, souvent passée au deuxième plan : « *On va voir des personnes marginalisées, alors avant la douche, on souhaite surtout créer du lien* », explique Sara, une des fondatrices de l'association La Bulle – Douche nomade.

« JE TE JURE, C'EST VRAIMENT PAS FACILE »

Cet après-midi-là, c'est Sara qui gère la maraude. Avec Noémie, cofondatrice, toutes deux monitrices-éducatrices, toutes deux parfaitement rodées, elles passent en revue les bénéficiaires du jour. Au programme, trois rendez-vous : une famille bosnienne avec deux enfants, un habitué qui peut parfois s'avérer « *compliqué* » et un dernier, désigné comme « *facile* ». Noémie est intervenue ce matin. Elle quitte le camping-car et laisse la place à deux bénévoles, Ophélie et Réjane. Ces dernières embarquent, et c'est parti.

Sur la route, Sara fait le topo aux bénévoles : le Samu

social, principal orienteur de La Bulle, l'a appelée pour lui indiquer la famille bosnienne. Ils dorment dehors sur une place, les enfants ont trois et huit ans : « *C'est assez rare qu'on aille voir des familles, elles sont censées être hébergées rapidement en accueil d'urgence* », explique Sara. Un premier choc pour l'équipe à la vue d'une deuxième famille bosnienne, qui n'avait pas été annoncée : emballé dans une couette, un nouveau-né, qui a tout juste 20 jours. En discutant avec Ambra, la jeune maman de 23 ans, on apprend que cela fait deux jours qu'elle, son mari et leur bébé sont arrivés. « *Je te jure, c'est vraiment pas facile* », confie-t-elle. Elle demande un balai pour chasser les « *bêtes* » qui leur tourne autour la nuit, et peut-être une poussette, « *parce que là, je porte ma fille tout le temps* ». Sara passe des coups de fil dans l'espoir d'accélérer leur prise en charge. « *C'est pas possible, des enfants et un bébé de 20 jours à la rue !* »

UNE DOUCHE, UN COIFFEUR, UNE INFIRMIÈRE...

Pour cette professionnelle du travail social, La Bulle offre une véritable liberté d'action. « *J'aime bien cette façon d'aller vers les gens. C'est assez luxueux en fait, c'est pas comme un lieu d'accueil où il y a une centaine de personnes. Les gens le disent, en accueil de jour, t'as pas le temps de discuter. Ici on peut vraiment prendre ce temps, construire un lien.* » L'échange et le bien-être sont fondamentaux pour l'association, qui propose bien plus qu'une simple douche. Les tabourets installés sur le trottoir, une tasse de café à la main, ça discute enfants et vélos, mais aussi soucis de santé et lieux d'accueil. Régulièrement, un coiffeur et une

infirmière viennent apporter leurs services. Grâce à de nombreux dons, ils peuvent choisir des vêtements propres et des sous-vêtements neufs : « *Ce tee-shirt ?* » Grimace d'Ambra. « *Cette culotte ?* » Changement de visage : « *Ah oui, elle est belle ! Attends, je peux regarder ?* » On se demande quelles chaussures conviennent, quel pantalon plaît, on se croirait presque en train de faire les boutiques : « *Sara ! Ma styliste d'amour. Toi, t'en dis quoi, je prends les chaussures jaunes ou les baskets ?* », lance un habitué de La Bulle. Après les vêtements, on choisit les produits que chacun·e emportera et utilisera pour plus tard : brosse à dents, crème hydratante, déodorant...L'heure est à la douche. Une douche qui dure plus ou moins longtemps : le papa de la famille bosnienne, celle qui n'était pas prévue, a dû prendre une

douche « *very very express* » comme lui a fait comprendre Sara en rigolant.

« J'APPELLE TOUS LES MATINS LE 115 POUR UNE DEMANDE DE LOGEMENT INDIVIDUEL »

La maraude a déjà pris du retard et la réserve d'eau pourrait ne pas suffire. Abdallah (1), quant à lui, est connu pour traîner des pieds : après 40 minutes à papoter sur les tabourets, il va à la douche au ralenti, étend soigneusement ses affaires par la fenêtre, passe la tête pour parler à l'équipe, fait des blagues aux passant·es, sifflote et chante. À l'aise, ce n'est qu'après 45 minutes passées dans la salle de bain qu'il en ressort. Malik (1) au contraire, est allé tout de suite se laver. Efficace, il sort 10 minutes plus tard et s'assoit pour discuter. Il parle de son nouveau camion – plus confortable que la 206 dans laquelle il dormait –, de sa future formation de mécanicien cycle et de sa chasse au logement : « *J'appelle tous les matins le 115 pour une demande de logement individuel et j'ai déposé ma demande de logement social. Mais si t'es pas malade et que t'as pas d'enfants, ça dure des années. Et dans le privé, c'est pire que les keufs, les informations qu'ils demandent !* » La Bulle n'est pas la seule douche de Montpellier proposée aux sans-abris. Les accueils de jour en proposent aussi mais ici comme dans beaucoup de villes, elles ne sont pas adaptées aux femmes et aux enfants. Ça, toute l'équipe l'affirme, constate Sara : « *Là, on peut regarder sous la porte. Là, la maman et l'enfant de huit ans y sont allés et se sont retrouvés face à un monsieur à moitié nu sur les toilettes. Et puis, là-bas, t'as toujours peur de te faire voler tes affaires...* »

« UN SERVICE QUI VA À LEUR RENCONTRE, ÇA FAISAIT SENS »

C'est en 2017 que la douche nomade montpelliéraine a vu le jour. « *Je suis tombée sur des articles concernant des douches mobiles, alors j'en ai parlé à Noémie, collègue et amie, à mon conjoint et à une autre amie, se souvient Sara. À quatre, on a monté l'association après avoir rencontré les professionnels du sans-abrisme de Montpellier pour être sûrs que ce dispositif ait sa place dans la ville. La réponse était un grand "oui", parce qu'effectivement, les lieux d'accueil autour de l'hygiène sont peu intimes et isolés géographiquement, ce qui fait que beaucoup n'y vont pas. Alors un service qui va à leur rencontre, ça faisait sens.* »

En 2018, la petite équipe lance une campagne de financement participatif et reçoit plusieurs dons et subventions qui leur permettent d'acheter et de réaménager le camping-car. Deux ans et demi plus tard, au printemps

2019, La Bulle s'en va pour sa première maraude. Sara a été la première salariée et a quitté son travail en 2018. Noémie a été embauchée et le reste de l'équipe est dans le conseil d'administration. Quant aux bénévoles, pas besoin d'engagement, ils peuvent s'investir au coup par coup. Rien n'est requis, à part, évidemment, une posture de respect. Tou-te-s ne partent pas en maraude. *« Il faut aussi s'occuper de la réception des dons et de l'organisation des événements. Par exemple, on organise un vide-grenier lors duquel on vendra les dons peu adaptés comme des tenues de soirées. C'est souvent sur ce genre d'événements qu'on recrute nos bénévoles. Et avec l'argent des événements, l'hiver dernier, on a financé l'opération duvets et en juin, c'était les anti-moustiques. C'est aussi avec cet argent qu'on va acheter des sous-vêtements et des rasoirs. »*

Tout au long de l'après-midi, une complicité s'installe entre tou-te-s. Ambra, Abdallah, Malik et les autres ne cessent de montrer leur gratitude à coups de merci, de sourires et de *« J'aime d'amour la Bulle ! »*. Sara, quant à elle, annonce en fin de maraude, très soulagée que les deux familles bosniennes devraient être prises en charge le soir même.

Camille Simonin

1 - Prénom d'emprunt.



Arnaud, coiffeur bénévole attiré de La Bulle, en pleine action. © LA BULLE – DOUCHE NOMADE.

DE TA CUISINE À LA RUE



Avec le repas des sans-abri, les cuistots peuvent ajouter un livre, un jeu, etc... © DELIV'RUE

Au fourneau ou sur le vélo, les citoyen-nés de Montpellier s'investissent pour apporter plat chaud et bonne humeur à leur voisin-es sans domicile.

Et si plutôt que de laisser le reste du gratin moisir au frigo, on le donnait (tant qu'il est encore frais) à une personne qui vit dans la rue ? C'est ce que le mouvement citoyen Déliv'rue a décidé de mettre en place. Le fonctionnement ? Facile. Une personne décide de préparer un plat pour en faire profiter quelqu'un qui vit à la rue et le

met à disposition sur le site internet. Une autre se dit qu'elle pourrait déposer un repas et regarde sur le site s'il y en a un à récupérer sur son chemin, par exemple en allant au travail. Voilà, quelques clics et coups de pédales plus tard — beaucoup se déplacent à vélo — une personne dans la rue se voit apporter un plat chaud. Lila, fondatrice du mouvement, insiste sur le fait que le but n'est pas uniquement

« IL Y A CE PETIT PLUS QUI REND LE GESTE PLUS PERSONNEL : C'EST QUELQU'UN QUI A FAIT À MANGER CHEZ LUI, DANS SA PROPRE CUISINE »

de donner à manger à des personnes sans-abris : *« On veut créer du lien, il y a déjà assez d'assos qui distribuent des repas. À Montpellier, personne ne meurt de faim. Quand tu livres, tu parles avec la personne, elle est pas derrière une queue de 200 individus. Et il y a ce petit plus qui rend le geste plus personnel : c'est quelqu'un qui a fait à manger chez lui, dans sa propre cuisine. L'idée c'est pas de faire du "aidant-aidé", c'est de nouer un contact. »*

Pour une attention supplémentaire, on peut ajouter un livre, un jeu ou toute sorte de choses qui peuvent faire plaisir.

« IL N'Y A PAS À SE BLOQUER TOUS LES MARDIS SOIRS »

Avec Déliv'rue, *« il n'y a pas à se bloquer tous les mardis soirs, c'est "Je le fais quand je veux, quand je peux", et c'est pour ça que ça a marché »*. Lancé pendant le confinement de novembre 2020, le mouvement ne cesse de prendre de l'ampleur : fin décembre 2020, elles étaient déjà 3 000 personnes sur le groupe Whatsapp et depuis le début, plus de 8 000 repas ont été livrés. Le système étant désormais connu, ce ne sont plus seulement les particuliers qui proposent des plats : *« Là, le festival nous donne les restes du traiteur et régulièrement des restaurants nous contactent »*,

explique Lila, qui tire un chariot pour aller chercher les restes qu'elle n'aurait pas pu transporter à vélo. Ce qu'elle préfère dans ce mouvement ? *« Bah, la liberté d'action ! »* Si les *« bénévoles »* se régalaient au sens propre du terme, les *« cuistot-es »* et *« cuissot-es »* (celles et ceux qui pédalent) y trouvent aussi leur bonheur.

CS

LA SOUPE IMPOPULAIRE

À la rue, l'indifférence tue au moins autant que le froid et la faim. Toute la journée, les personnes sans domicile répètent « merci », que ce soit pour une pièce jetée dans un gobelet ou à l'assistant-e sociale. Partant de ce constat, l'association « La Cloche » a lancé le principe de « La Soupe impopulaire » : voisin-es avec ou sans domicile se retrouvent pour cuisiner une soupe à base d'inventus et la distribuent à des personnes qui passent dans la rue. Un moment de partage, de bonne humeur et une manière d'inverser les mercis ! Pour organiser une soupe impopulaire dans votre quartier, rendez-vous sur lacloche.org, dans l'onglet « Se rencontrer », pour télécharger le kit !

« SDF » OU COMMENT RÉDUIRE UNE PERSONNE À UN SIGLE

SDF, le diminutif de « sans domicile fixe », est probablement le terme le plus employé quand il s'agit de désigner des personnes qui vivent dans la rue, bien que très réducteur. Beaucoup n'apprécient pas cette étiquette qui les réduit à un simple sigle. Le terme « sans-abris » quant à lui, désigne les personnes qui vivent à la rue, mais ce n'est que la pointe de l'iceberg. La formule « sans domicile » qualifie les personnes qui vivent sans abris, en habitation de fortune, en hébergement collectif ou à l'hôtel. Soit le nombre de 300 000 personnes en France (1), un chiffre qui a doublé depuis le dernier rapport de l'INSEE de 2012. (1) Source : Rapport Fondation Abbé Pierre 2021.

LES INVISIBLES

On ne les voit pas, on ne les montre pas. Les femmes sans domicile sont invisibles, question de survie. Et pourtant, ce sont 38 % des personnes sans domicile qui sont des femmes (1). Beaucoup d'entre-elles vont éviter la rue en habitant « sous contrainte » chez un tiers, une situation de dépendance souvent dangereuse. Celles qui vivent sur la voie publique vont préférer se cacher pour se protéger. Les accueils de jour quant à eux sont souvent mixtes et les femmes s'y sentent encore moins en sécurité que les hommes. (1) Source : Étude Insee 2012.

ET LES MIGRANTS ?

À Calais, la politique « zéro fixation » conduite par le gouvernement vis-à-vis des migrants est appliquée avec zèle : dégradation de tentes, confiscation d'effets personnels... et ce alors que les températures descendent. Pour alerter sur le quotidien des migrants, dénoncer ces dérives et prôner un accueil dans des conditions décentes, plusieurs militants ont réalisé en octobre et novembre des grèves de la faim. Le 10 novembre, 300 membres du mouvement Emmaüs ont jeûné pendant 24 h pour apporter leur soutien aux grévistes.

© L'aaf



POÉTIQUE DU FEU DE CAMP

Souvenir de colo ou de fin de manif, le feu de camp a toute une histoire. Il rassemble les humains, grille les corps et les patates, donne la musique d'une soirée. Jusqu'à ce que ses flammes nous poussent à cogiter sur le monde et nos émotions. Une lumière dans la nuit propice à la rêverie, à la connerie. Surtout aux deux.

C'est déjà la nuit tombée de mon anniversaire. Les bougies, les cadeaux, le gâteau, tout le tralala, j'en veux pas de tout ça. Pour arroser la pige passée, je préfère allumer un feu de camp avec les copains. Tu crois, t'es sûr ? On va pas se cailler le cul ? On est quand même en plein mois de novembre. Les flics vont débarquer, ça va pas bien dans ta tête de faire un feu en ville comme ça ? Pour que la douce folie prenne vie, froissez un exemplaire de *L'âge de faire* (après l'avoir évidemment lu intégralement de l'édito à la page atelier). Craquez une étincelle, envoyez de la cagette et quelques petits branchages sur les flammes. Ça y'est, c'est lancé. La fumée tourne et cherche à étouffer les plus sceptiques. Ça tousse, ça cherche sa place autour du feu. Ça ouvre une première bière, ça remet un pull. Du jaune et de l'orange valdinguent dans les flammes. Il commence à faire chaud. Le feu de camp vient de naître du bide de la pachamama. Un savant mélange d'oxygène et de carbone qui réchauffe des bestioles humaines elles-mêmes pleines de flotte et de carbone.

L'ANCÊTRE DE LA TÉLÉ

Je pense toujours aux humains préhistoriques qui découvraient le feu pour la première fois. Franchement, on ne peut pas leur en vouloir d'avoir cru à la magie ou autres bondieuseries. Parce que le feu grésille, pétille, pète. Il est vivant. Dès le début de l'humanité, il réchauffe les corps, cuit les aliments, forge les armes, effraie les prédateurs. Le feu de camp est utile. Mais aussi, il prolonge le jour dans la nuit. Après avoir dévoré son petit morceau de barbaque grillée, on commence à avoir le temps de causer politique et imaginer des histoires à dormir debout. Avec le feu qui élimine les bactéries, le cerveau des humains grandit et se développe. C'est le tout début de la culture. Dans une étude sur les chasseurs bushmen au Botswana, l'anthropologue Polly Wiessner montre que les veillées autour du feu, dégagées des activités et des tensions de la journée, ont contribué à prolonger les interactions sociales, à promouvoir une harmonie de groupe. Avec le feu de camp, on fait aussi société. Et puis, on commence à chanter, à danser, à se divertir. C'est vrai que l'on a désormais un peu de mal à s'en rendre compte, mais au commencement de l'univers, il n'y avait ni Michel Drucker (1) ni Cyril Hanouna. Et c'est bien le feu de camp qui est l'ancêtre de la télé. Une source de lumière avec des choses qui gigotent devant. Ni plus ni moins. Dans l'allégorie de la caverne de Platon, on fait un feu à l'entrée de la caverne et on bouge devant pour projeter des mouvements sur un écran au fin fond de la caverne. L'illusion des ombres.

UNE AFFAIRE DE COPAINS

De temps à autre, le plus motivé de la bande se lève et va rechercher une bûche. On remet une pièce dans le juke-box. Et revoilà la flamme qui repart de plus belle. À nouveau, on voit mieux. À nouveau, on a plus chaud. Parfois, c'est même trop brûlant et tout le monde doit se lever pour reculer le banc. Une autre expédition pour trouver un peu de bois sec s'organise. Tous les deux assis sur une palette, Loïc pointe quelques braises rouges qu'il trouve belles à Léa. À peine Elsa veut se lever pour voir ça, qu'une grande planche s'écroule dans le brasier. Le feu est une affaire sérieuse : à côté des pierres disposées en cercle, Bertrand s'agenouille près du bûcher. Une fois la grille de barbecue enlevée, le gaillard s'est mis en tête de frotter un morceau de bois enflammé (qui fait aussi office de briquet pour les fumeurs) contre un gros tronc. Et voilà que ça jaillit dans la nuit noire en centaines de petites flammèches d'un jaune profond. Dans ce zigzag incandescent, l'un a vu la racine d'un poireau, l'autre des spermatozoïdes qui font la course jusqu'au ciel. Un dernier y voit un peloton de vers lumineux.

PROFESSION : RÊVEUR DE FLAMME

Le feu est aussi poétique et sensible. Faites fondre un maroilles sur la flamme ou grillez des patates marinées au paprika et vous saurez comment monter au septième ciel avec un feu de camp. Après cette partie de papilles en l'air, le feu nous calme, nous rassure. On respire plus doucement, on réfléchit à sa vie. La soirée se poursuit et pose nos corps. Louise décide de rouler une cigarette. « *Ce feu de camp, c'est sûr que je vais le regretter* », lance Bertrand, le regard planté dans les flammes. Près de mon oreille, il approche un petit bâton plat qui traînait par là. Et me fait écouter le bois tout humide en train de pétiller. Le feu fait une sacrée bonne musique. « *C'est trop beau, ça m'apaise de ouf. Je n'ai pas envie de partir de là* », poursuit Coline.

« *Si le rêveur de flamme parle à la flamme, il parle à soi-même. Le voici poète* », écrivait Gaston Bachelard, un grand barbu de philosophe (lire p. 11) dans un livre passionné sur le feu (2). Au cœur de la braise qui vivote, les yeux plantent le décor. Le feu aide à méditer. On ne pense plus à rien, on se gave d'énergies, on réfléchit à sa vie, on se demande si on est en route pour la joie et comment se porte notre solitude. Si c'est bien beau partout dans tous les recoins de notre cœur. On se demande qu'est-ce qui nous manque vraiment à ce moment-là. Tout seul dans mon esprit au crépuscule, le chanteur Miossec me répond : « *Tout brille, tout luit, mais rien ne brûle. Même quand on fait de l'esprit et même quand on s'allume.* »

Clément Villaume

1 - Selon nos informations, Il ne serait arrivé qu'au troisième jour.

2 - Gaston Bachelard, *La Flamme d'une chandelle*, PUF, 112 pages, 9,50 €

DANSE AVEC LE MÉTAL

À 36 ans, Daniel Marlot est déjà un forgeron-coutelier expérimenté. Il nous explique son travail et sa fascination pour ce « *feu qui transforme* ». Reportage dans le Gard.

Le marteau donne le tempo, avec une régularité de chef d'orchestre : « *Ting, Ting, Poc, Ting, Poc, Poc...* ». Le « *Poc* », c'est l'enclume. Le « *Ting* », c'est une barre d'acier orange. Un amas d'atomes excités par la chaleur que Daniel s'applique à écraser, à « *déplacer* ». Une minute et l'acier redevient gris-noir, signe que les atomes font à nouveau bloc. La percussion s'arrête, Daniel plonge le métal dans le foyer de la forge. Il ouvre l'arrivée d'air. On entend le feu souffler.

Daniel Marlot est coutelier à Carsan, dans le Gard. Enfant, profitant du four de son père céramiste, il brûlait du bois pour le rendre plus dur, faisait du charbon de bois, transformait le calcaire en chaux, fabriquait des briques réfractaires, fondait du verre et lui redonnait forme... « *Je crois que j'ai toujours été fasciné par la faculté qu'a le feu de transformer la matière.* » La vocation pour le travail du métal lui vient à 13 ans, lors d'une « *journée-cadeau* » chez un forgeron. Études, passion... immersion pendant treize ans, puis il se lance comme coutelier. « *Je ne suis pas spécialement collectionneur de couteaux, mais j'ai toujours aimé fabriquer des outils : burins, tournevis, ciseaux à bois... J'aime aussi le changement de rythme, entre la forge, un travail physique, et le travail sur le manche, plus doux, avec d'autres matériaux.* » Son travail est très vite reconnu par ses pairs et par les amoureux des belles lames. C'est un des rares experts français de la « *technique tchèque* » de forge. Aujourd'hui, à 36 ans, l'ancien élève du haut-alpin Claude Duteil forme à son tour.

REDRESSEMENT DE LA TIGE

Pour l'heure, il ravive la flamme. La houille crépite. Le métal est de la bonne couleur ? C'est le signal : trois petits pas au bout d'une pince et le fer rougi touche l'enclume. Le « *Ting Poc* » régulier du marteau peut reprendre. « *Je joue avec l'angle de l'enclume et l'angle du marteau pour déplacer la matière.* » Quand il forge, Daniel a l'impression de « *danser avec le métal* » : « *si tu n'es pas dans le même rythme que lui, tu te blesses, tu te brûles.* » Le coutelier est à l'écoute de lui-même – « *il faut que je sois centré, que je tape avec tout mon corps* » – et de son « *partenaire* » : « *au son, je sais s'il est à bonne température.* » Surtout, il le dévore des yeux, car sa couleur indique ses degrés. « *Le rouge naissant est à 600 degrés. Je travaille l'acier quand il est entre 700 et 900.* » Encore quelques coups de « *ting* » et le métal aura besoin de chaleur. Trois petits pas et le voilà plongé dans la houille incandescente. Après une dizaine d'allers-retours, la tige d'acier a pris une forme arrondie qui ressemble davantage à une ébauche de serpe qu'à une lame de couteau... « *Maintenant, je vais taper uniquement à l'intérieur, et ça va tout redresser.* » Les va-et-vient entre l'enclume et la forge se poursuivent. Chaque fois,



© L'adp

le bord intérieur est plus affiné, la tige plus redressée, la précision du coup de marteau plus déterminante. La lame apparaît ainsi peu à peu sur un bord, tandis que la tige retrouve sa forme initiale, droite. « *Je sais précisément où il faut que je tape. C'est devenu un sixième sens.* »

Une fois forgée, la lame est plongée dans un seau de cendre froide pour qu'elle refroidisse lentement. « *C'est le procédé du recuit, qui permet de rendre le métal malléable sans être cassant.* »

MAGNÉTISME

Il y a aussi les procédés de trempe, de normalisation et de revenu. « *Selon l'opération, on obtient un métal aux propriétés différentes, plus ou moins dur, élastique, au grain plus ou moins fin.* » Daniel m'explique avec passion les recombinaisons atomiques de la matière sous l'effet de la chaleur. Comment, par exemple, le monoxyde de fer veut bien « *lâcher* » son atome d'oxygène et le donner au monoxyde de carbone, à certaines conditions de chaleur. C'est le principe du bas-fourneau, par lequel on obtient le fer « *métallique* » (et du CO₂) à partir du minerai. Il y a aussi les forces magnétiques : comment, par exemple, à une certaine température, l'acier devient « *a-magnétique* », insensible aux aimants. Le forgeron se fait physicien, chimiste... « *L'alchimie ? Ce n'est pas un sujet qu'on évoque souvent entre forgerons* », sourit Daniel. Pour lui, l'explication scientifique n'enlève rien à l'émerveillement procuré par la transformation. Après tout, ne danse-t-il pas avec des poussières d'étoiles ?

Fabien Ginisty



LES CONTES SONT DES BRAISES QUE MARTINE RAVIVE

Il fut pendant longtemps auto-produit et auto-consommé au coin du feu. Le conte est désormais la spécialité de quelques intermittents du spectacle comme Martine Caillat. Grâce à eux, la flamme brûle encore et toujours, les contes sont vivants.

Martine Caillat n'a pas pour habitude de conter près du feu. Les âtres n'ont pas leur place, trop dangereux, dans les bibliothèques, les maisons de retraite ou les prisons. Et s'il arrive qu'elle donne ses contes dans des maisons particulières, l'artiste reste souvent le seul point d'attention : qui fixe un radiateur en écoutant une histoire ? Cependant, la conteuse lyonnaise n'invente rien, elle découvre. Elle découvre des histoires souvent inventées au coin du feu, transmises, interprétées, transformées, qui changent à chaque fois, et qui pourtant restent les mêmes. Quand Martine Caillat déniché un conte dans un livre, elle ravive les braises par la parole : « *J'ai l'habitude de dire que l'on ne raconte pas ce qui est écrit, mais ce que le conte dit* ». Ainsi, un conte ne s'apprend pas par cœur, textuellement. Il ne se récite pas. Trop froid. Pour autant, Martine Caillat laisse très peu de place à l'improvisation. Le conte, elle se l'approprie peu à peu, avant de le donner à sa

façon, à son tour. « *Vous lisez le conte plusieurs fois et vous vous dites simplement : "C'est l'histoire de quoi ?" Avec vos propres mots, vous mémorisez la narration : "C'est l'histoire d'un loup qui a faim, qui monte à un grand chêne, qui se coince la patte, etc." Une fois que vous savez le conte, vous pouvez commencer à le travailler. Travailler le rythme, préciser les mots, trouver des images. Et peu à peu, le conte se fixe. Si je devais en démarrer un maintenant, je sais par quels mots je commencerais. Et le reste coulerait.* »

VOIR L'HISTOIRE

On dit qu'il y a une très vieille histoire persane qui parle d'un conteur, assis sur un rocher, face à la mer. Le conteur raconte des histoires en s'adressant à la mer, calme, très calme, et le conteur raconte et raconte, ne s'arrête jamais de raconter des histoires à cette mer calme, très calme, si calme. « *Si le conteur s'arrête, ou si quelqu'un le fait taire, on ne sait pas du tout comment la mer va réagir...* »

À quoi sert le conte ? Chacun a sa propre réponse, son interprétation. Pour Martine, il sert à « *ouvrir des portes* » : « *Avant d'être conteuse, il y a une trentaine d'années, j'étais éducatrice spécialisée. Quand j'animais des ateliers peinture avec les ados, je m'étais aperçue que si je leur racontais une histoire en début de séance, leurs*

peintures étaient plus imaginatives. » Martine « voit » l'histoire qu'elle raconte afin que son auditoire la voie aussi : « *cela fait 20 ans que je vois précisément cet homme libérer la patte du loup !* » « *Parfois, des personnes me disent "J'y étais ! J'étais dans l'histoire !" C'est un des plus beaux compliments que l'on puisse me faire !* » Les portes de l'imagination donc, et aussi les portes de la réflexion : « *les contes racontent la vie, le pire et le meilleur de la vie. Il y en a avec lesquels je suis bien, d'autres avec lesquels je suis mal à l'aise, comme tout le monde. Dans ce qu'ils véhiculent, les contes raisonnent différemment d'une personne à l'autre. Quand je conte telle histoire, je sais que j'entrouvre sûrement des portes, mais je ne sais pas lesquelles !* »

Contes « *du pourquoi* », de sagesse, facétieux... des catégories que l'on retrouve aux quatre coins de la planète : « *L'Homme est partout pareil : il déteste l'injustice, il craint la mort, il aime la beauté...* En Inde, l'homme ne libère pas le loup des branches d'un chêne, mais le tigre d'une cage. La question posée reste la même : le prédateur affamé dévorera-t-il l'homme une fois libéré ? » Martine ne répond pas. En bonne conteuse, elle fait aussi parler le silence.

Fabien Ginisty

DANS LE TARN, DES SOURIRES AU FEU DE BOIS

Dans le petit bourg de Rouairoux, situé dans la Montagne noire, une bande de voisins a construit un four à pain associatif. L'idée ? Préparer de belles baguettes locales, bouger les lignes dans le village et manger de trop bonnes pizzas au feu de bois !

Vous la sentez, la bonne odeur du pain chaud ? La croûte craquelée par la flamme du feu de bois. Et les sourires qui mettent la main à la pâte. Au beau milieu du petit village du Tarn, le four à pain collectif est devenu la nouvelle agora, où l'on rigole, l'on se régale et l'on discute. « *On voulait se retrouver autour d'un projet commun. Du moment que ça parlait de bouffe, ça nous a plu. Et puis, le pain, ça fédère* », explique Sophie, une habitante de Rouairoux emmitouflée dans sa veste noire en laine. « *Le four, c'est un prétexte pour se rassembler. Ce sont les pizzas, mais ça pourrait être autre chose. Enfin, j'adore les pizzas quand même !* », s'amuse Christine, pull vert et écharpe rouge. Le projet de « Four pas banal » a germé dans la tête d'une poignée de nouveaux habitants. Dans ce bourg très étendu, les assos roupillent et les commerces avec. Pas si facile de retisser du lien. « *Avant, il y avait un café, une école, mais il n'y en a plus depuis longtemps. On n'a même pas une boulangerie pour se dire bonjour* », constate Sophie. En janvier 2019, l'asso a donc décidé d'acheter une vieille grange à l'abandon en plein milieu de Rouairoux. Et de la retaper petit à petit. Un chantier participatif a été lancé et s'est tenu chaque samedi pour donner des coups de main. Les briques réfractaires ont été données par des habitants, des bénévoles ont filé les pierres pour construire le soubassement.

PIZZAIÖLOS ET BRICOLOS

Un bûcheron a mis du bois à disposition pour la charpente. Un tailleur de pierre a donné des astuces pour faire la porte. Et encore beaucoup d'autres habitants qui n'avaient jamais mis les mains dans le cambouis auparavant. « *Je n'avais jamais monté un mur de ma vie. Grâce à la construction du four, j'ai même pu refaire des travaux chez moi toute seule* », sourit Christine. Il reste encore quelques coups de mains à donner pour aménager un vrai fournil et un coin cuisine. Mais ça fait un bon moment que les flammes ont déjà pu lécher les premières pizzas locales,



qui portent les noms des hameaux du coin. Il y a la « Rizo », avec du chorizo. La *Quatre fromages* s'est transformée en « *Rodier* » du nom de la ferme qui les fournit. Des cuissons sont organisées tous les mois. En été, au beau milieu des gamins du bourg qui profitent des fournées pour jouer ensemble, les grands peuvent aussi boire de la bière du coin. Et du jus de pomme de Rouairoux, une variété très locale, que les voisins pressent eux-mêmes. Que des bons produits et des pizzas artisanales à 5 euros, juste « *pour se rembourser les frais* ».

UN « CHEZ NOUS » CULTUREL ET MILITANT

À l'époque féodale, le seigneur imposait à ses habitants d'utiliser son « four banal » pour cuire leur pain en échange d'une taxe. Pour contrer cette idée, la bande de copains « *naturellement militants* » a décidé de le baptiser « Four pas banal ». Le fonctionnement de l'asso ne l'est pas plus : pas de président, de secrétaire, ni de trésorier. Les décisions sont prises au consensus. Il y a seulement quelques pôles pour gérer la communication ou les travaux. « *C'est hyper motivant d'être dans une équipe et de faire les choses* », poursuit Sophie. Grâce aux soirées organisées autour du four,

Christine a même « *rencontré des gens qu' [elle ne] connaissait pas* ». Une idée qui a fait grincer les dents de vieux briscards du village, qui voyaient déjà une horde de jeunes néos qui allaient faire du bruit toute la nuit dans le petit bourg pépère. « *On voulait en faire un "chez nous" ouvert à tous. C'est un petit retour aux sources, avec du pain qui ne ressemble pas à celui des chaînes industrielles et qui utilise des farines locales. Petit à petit, en échangeant trois mots avec les habitants, ça permet de déclencher des conversations et d'ouvrir les esprits. C'est en montrant qu'on démontre !* » Des tas d'autres idées rigolotes germent autour du projet fou. On prête le four à Édith, une boulangère en installation qui lance des fournées de pain toutes les semaines. « *Ça lui donne un coup de main et en plus, elle va pouvoir nous donner des conseils !* », s'enthousiasment Christine et Sophie. Les joyeux voisins organisent des concerts, des conférences, des bals trad, une nuit des étoiles... « *Pour un petit village comme ça, on veut aussi proposer une offre culturelle dans le coin*, explique Christine. *Un jour, ce sera "the place to be" ici. Les jeunes viendront même de Toulouse pour faire la fête !* »

Clément Villaume

LE BOIS, ÉNERGIE LOW-TECH

Le bois énergie est aujourd'hui critiqué pour son impact environnemental. C'est pourtant l'énergie écolo par excellence, à condition de bien l'utiliser. Grâce à des auto-constructeurs et des bidons de tôle, il reprend du galon.

Le bois énergie est accusé de tous les maux environnements : déforestation, émission de CO₂, émission de particules plus ou moins fines qui encombrant les bronches... Tous ces griefs sont bel et bien fondés. On ne fait pas de feu sans couper du bois, et si certaines vallées alpines suffoquent, ce n'est pas uniquement à cause du trafic routier. L'hiver, en Rhône-Alpes, plus de la moitié des émissions de particules fines proviennent du chauffage résidentiel au bois, a calculé l'administration. Mais imaginons qu'à chaque fois qu'un pompiste fait un plein d'essence, il verse l'équivalent de 4 pleins à côté du réservoir... Incriminerait-on l'essence ? Ce rendement de 20 %, c'est grosso-modo celui d'un poêle en fonte classique (1) : seulement 20 % de l'énergie contenue dans une bûche est récupérée. Ne parlons même pas des cheminées « ouvertes » sans insert. Les autres 80 %, c'est de la chaleur qui se dissipe dans l'atmosphère, sans avoir été utilisée, ou bien de la chaleur potentielle qui ne verra jamais le jour à cause d'une combustion incomplète, entraînant par ailleurs la production des particules fines et gaz polluants tels que le monoxyde d'azote. Si la combustion était complète, un feu de bois n'émettrait pratiquement que du CO₂, composé de carbone que l'arbre relâche, après l'avoir stocké de son vivant.

GALAXIE D'AUTO-CONSTRUCTEURS

Ce carbone était déjà sur terre : à long terme, il ne s'ajoute » donc pas au stock de carbone atmosphérique, contrairement au carbone fossile brûlé dans nos moteurs de voiture. Argument suprême, le bois est l'énergie *low tech* par excellence : pas besoin d'infrastructures gigantesques pour assurer sa production et son acheminement. Alors, comment réhabiliter le feu de bois ? Tandis que les poêles du commerce ont fait des progrès considérables en termes d'effi-

cacité, une autre voie est désormais bien ancrée, basée, elle, sur l'auto-production. Il s'agit d'une galaxie informelle d'individus, de collectifs et d'associations qui recherchent-développent des solutions *low tech* (simples et appropriables, contrairement au *high tech*) de combustion efficace du bois. Leur point commun : le « *rocket stove* », ou « *poêle rocket* », ou réacteur à bois par tirage naturel. « *On l'appelle aussi "poêle-dragon", c'est lié au bruit caractéristique qu'il fait* », indique Léo Thénier. Ils et elles sont une trentaine comme lui, soleils de cette galaxie, à organiser des stages d'autofabrication. Léo m'explique la caractéristique de ces foyers, simple : « *ils optimisent le triangle du feu* (voir encadré), *en particulier l'apport en oxygène, et son mélange avec les gaz, de manière à ce que la combustion soit la plus complète possible*. » Rien de compliqué sur le papier, rien de compliqué sur le terrain : le poêle rocket se remarque par sa verticalité - en général un bidon en tôle - qui permet de concentrer à la fois le foyer et la cheminée, où se déroule la combustion des fumées. Le résultat est saisissant : 90 % de rendement, d'après ses promoteurs. Efficace, à la fabrication simple, avec des matériaux de récup', le poêle rocket a aujourd'hui fait ses preuves, en particulier dans les régions du monde où la ressource en bois est rare. Le principe, découvert à la fin des années 70, ne cesse depuis d'être diffusé et développé. En France, au sein du réseau Feu Follet (2), on développe aujourd'hui des poêles rocket de masse pour se chauffer, des brûleurs rocket pour brasser de la bière, pour distiller... Comme Léo, certains proposent des prestations pour de la cuisine collective « *de 50 à 300 couverts* ». De grands événements franchissent le pas, comme le salon Marjolaine à Paris. Avec la montée en flèche du prix du gaz, l'argument n'est plus seulement écolo : « *quand mon voisin sur un salon, qui brûle 15 bouteilles de gaz, me voit brûler 2 stères de bois pour cuisiner la même quantité, il commence à se poser des questions*. » Qu'on se le dise : le bois énergie a un avenir certain. Alors économisons-le ! **FG**

1 - D'après l'association L'atelier du zéphyr : www.atelierduzeephyr.org
2 - www.feufollet.org - 07 68 58 44 42

COMMENT VIT LE FEU

Pour que vive le feu, il lui faut de quoi respirer, de quoi manger, et de la chaleur. C'est le fameux triangle du feu. Sans chaleur, sans énergie d'activation (frottement, rayons solaires), pas de flamme initiale. Ensuite, la flamme produit sa propre chaleur... mais si le bois est trop humide, l'eau va « pomper » les calories dégagées par la flamme : le feu risque de s'éteindre. Idem s'il n'a pas de quoi manger : on comprendra aisément qu'un feu de bois sans bois, sans combustible, cela ne marche pas. Enfin, tout feu a besoin de respirer : c'est le comburant, à savoir l'air, précisément le dioxygène présent dans l'air. Contrairement à ce qu'on peut croire, ce n'est pas le bois « à l'état solide » qui brûle : il est d'abord transformé en gaz sous l'effet de la chaleur. Les gaz de bois doivent se mélanger à l'air à une température suffisamment élevée pour créer une flamme. Alors, les atomes de carbone à l'état gazeux se combinent avec le dioxygène et forment du CO₂, invisible et inodore. C'est cette combinaison qui dégage la chaleur recherchée dans le feu. Mais s'il n'y a pas assez d'air ou que la chaleur n'est pas suffisante, les gaz de bois ne sont pas brûlés, ce qui arrive souvent quand on ferme le tirage du poêle la nuit : au final, il se consume, mais sans produire de flamme, ni de chaleur... et en produisant par contre beaucoup de fumées polluantes. Au contraire, le poêle rocket favorise, grâce à « l'effet cheminée », le tirage, donc l'apport en oxygène. La cheminée laisse en plus le temps aux gaz de bois et à l'oxygène de se mélanger.



PRÈS DES BRAISES AVEC UN HOMME DE FEU

La peau près des étincelles incandescentes, les mains toutes proches des pierres brûlantes, les flammes au corps... Benjamin est homme de feu dans une hutte de sudation en Ardèche. Un rituel énergétique puissant où il cause avec le feu, essaie de l'appivoiser et accompagne les autres à brûler leurs angoisses.

J'aime jouer avec le feu. Mais j'aime pas me brûler ! » Les pieds qui crissent dans les feuilles mortes, Benjamin, longue écharpe jaune nouée autour du cou, fredonne cette chanson des Sheriff, un groupe de punk-rock français. Le musicien, fan de thrash metal (1), est aussi homme de feu dans la montagne ardéchoise. Il est chargé de construire et allumer le feu qui va chauffer au rouge les pierres volcaniques déposées dans une hutte de sudation, cette grande tente de sueur où l'on passe plusieurs heures dans la chaleur. Un rituel nord-amérindien qui permet de se connecter aux esprits et aux forces de la nature.

En pleine forêt, Benjamin dépose quelques branches sur le sol pour montrer comment on lance un feu presque sacré. Il place deux gros rondins parallèles dans un sens et deux dans l'autre pour faire un quadrillage. Ensuite, il en ajoute plein pour que le dessus soit fermé. En-dessous, il fait un tas de pommes de pin. Enfin, la chamane lui demande d'allumer le feu, à l'ouest, au nord, à l'est et enfin au sud. « Quand ça commence à cramer, tu prends cher. C'est du pin, c'est assez sec et tu es quand même proche des flammes. Je ne me suis pas brûlé, mais j'ai senti la chaleur sur mon visage et mes mains. Au point de me mettre une écharpe mouillée autour du visage. »

BRÛLEUR DE PIERRES

Les flammes se lancent. Et Benjamin commence à glisser les pierres de basalte au cœur du feu. Il est le seul à pouvoir pénétrer dans le cercle du feu, le seul à pouvoir s'approcher du foyer, un bon gros carré de deux mètres de côté. « Les gens viennent me donner leur pierre, dans laquelle ils ont placé une intention. C'est un moment fort, je la prends et la dépose. Eux se libèrent de quelque chose à ce moment-là. » Les chants se lancent, on joue du tambour chamannique. Les gens sont réunis autour des flammes. Il commence à faire nuit et les participants se déshabillent pour entrer dans la hutte de sudation. « Le début du feu permet de lâcher le mental, ça marque l'entrée dans le truc. » Benjamin surveille, remet des bûches. Les pierres « tellement belles » commencent



© BENJAMIN KEHEVAN

à emmagasiner la chaleur. Les premiers troncs consumés s'écroulent sous le poids des pierres qui se retrouvent au milieu « de braises de fou ». Le crépitement résonne autour des pins. Cela fait deux heures que le feu est lancé. Et l'on commence à distinguer des formes, des âmes dans les flammes et les pierres. « Quand je prends les pierres très rouges, je vois des visages de sorcière, de dragon. Il y en a une, c'était une pierre de lune, avec les cratères et tout. C'était vraiment trop beau », lance-t-il calmement. Avec une fourche et de gros gants de chaudronnier, il sort les pierres et les met à terre. Il les frotte avec des branches de genêts et « ça fait comme des feux follets ». Avant de les emmener au cœur de la hutte.

LE « GROS NOUNOURS » DES FLAMMES

« J'essaie d'appivoiser le feu... Même si tu ne peux pas vraiment l'appivoiser. Je fais des mouvements par rapport aux flammes. Je suis posé et je le regarde, comme si j'essayais de lui parler et que l'on essayait de se comprendre. Je ne vais pas jusqu'à dire que ça a eu une action sur le feu mais ça m'a permis d'appréhender le truc différemment. Quand je me suis mis dedans, j'ai vu qu'il pouvait se passer autre chose. » Devenir homme de feu est venu à Benjamin après une belle rencontre avec la chamane, qui lui a demandé de participer plus activement aux huttes de sudation. « On me l'a demandé, je n'aurais jamais imaginé. Je me suis demandé au début ce que j'al-

lais faire, je n'avais jamais fait ça. » Le musicien de 51 ans n'a commencé à être homme de feu qu'au printemps dernier. Mais il s'est senti entrer dans la posture du gardien, du passeur. « Les gens me remercient, car ils se sentent accompagnés dans leur rituel. Je suis là pour les autres, mais aussi pour moi. Je suis leur gros papa, leur gros nounours », se marre-t-il. La tête dans les étoiles et le corps au feu, Benjamin continue de veiller aux flammes, tout seul dehors, en entendant les chants qui s'échappent de la hutte de sudation. Lorsque les participants sortent, « c'est l'impression de sortir du ventre de sa mère ou du centre de la Terre ». Ils jettent leurs bandeaux de parole, des morceaux de tissus de couleur, dans les flammes. Des regards qui parlent d'eux-mêmes s'échangent autour du feu. « Le feu a un rôle purificateur, on se débarrasse encore d'un truc. »

En astrologie, Benjamin est signe... de feu. L'élément l'a toujours happé. « De voir ces flammes, c'est d'une émotion. Quand tu joues avec l'arrivée d'air, il n'a pas la même dynamique, mime-t-il. Quand tu le prends en photo très rapidement, tu figes un moment et tu vois des trucs incroyables. Le feu c'est aussi la chaleur, ça réunit, ça crée un cercle qui donne envie de te poser, de penser un peu autrement. C'est un truc qui me procure quelque chose, c'est délire. »

Clément Villaume

1 - Style de musique rock extrême.

« LE FEU EST LE FILS DE L'HOMME »

C'est par l'expérience intime de l'amour que l'homme préhistorique a été amené à frotter deux morceaux de bois pour produire du feu. Cette approche audacieuse est développée par le philosophe Gaston Bachelard.

Comment l'homme préhistorique a-t-il découvert que deux bouts de bois pouvaient s'enflammer par un frottement rapide et long ? Gaston Bachelard (1884-1962) s'est intéressé à cette question dans son ouvrage *La Psychanalyse du feu*, écrit en 1938. Considéré comme l'un des principaux représentants de l'école française d'épistémologie historique, il s'est illustré dans l'étude et la critique des disciplines scientifiques, de leurs méthodes et découvertes, dans une perspective historique. « Les explications scientifiques modernes » par leur rationalisme « sec et rapide » sont sans rapport avec « les conditions psychologiques des découvertes primitives », écrit-il dans son ouvrage. Ainsi pour découvrir comment l'homme préhistorique a eu l'idée de frotter deux morceaux de bois secs pour faire du feu, il faut pratiquer « une psychanalyse [...] qui chercherait toujours l'inconscient sous le conscient, la valeur subjective sous l'évidence objective, la rêverie sous l'expérience ».

Les raisons objectives avancées pour expliquer

comment les hommes préhistoriques auraient été conduits à imaginer le procédé de frottement « sont bien faibles », estime le philosophe.

LE FEU PAR FROTTEMENT N'A PU ÊTRE SUGGÉRÉ PAR UN PHÉNOMÈNE NATUREL

Les rares auteurs qui ont cherché une explication rationnelle ont établi que les incendies de forêt se produisent par le « frottement » des branches en été. Cette approche a le gros défaut de se fonder à partir des connaissances que nous possédons aujourd'hui mais ne revit pas « les conditions de l'observation naïve ». Gaston Bachelard ajoute que « le phénomène en son aspect naturel n'a jamais été observé ». Pour appuyer sa démonstration, il cite Auguste Guillaume de Schlegel (1) qui lui aussi pensait que « poser un problème en terme rationnel ne correspondait pas aux possibilités psychologiques de l'homme primitif ». Si le feu est « trivial » pour nous aujourd'hui, il en est tout autre pour « l'homme primitif » qui aurait pu « errer des milliers d'années dans les déserts, sans en avoir vu une seule fois sur le sol terrestre, écrit de Schlegel. Accordons-lui un volcan en éruption, une forêt embrasée par la foudre [...] même après avoir éprouvé les effets bienfaisants d'un feu que lui offrait la nature, comment l'aurait-il conservé ? Comment éteint aurait-il su le rallumer ? »

La conclusion de Gaston Bachelard est sans appel : « aucune des pratiques fondées sur le frottement, en usage chez les peuples primitifs pour produire le feu, ne peut être suggérée directement par un phénomène naturel. »

« L'AMOUR EST LA PREMIÈRE HYPOTHÈSE SCIENTIFIQUE POUR LA REPRODUCTION DU FEU »

C'est donc bien l'explication psychanalytique « pour aventureuse qu'elle semble » qu'il faut privilégier, nous dit Gaston Bachelard : « On va se convaincre que l'essai objectif de produire du feu par le frottement est suggéré par des expériences tout à fait intimes. L'amour est la première hypothèse scientifique pour la reproduction du feu. » On est loin du frottement de deux bouts de bois mais bien plutôt dans « l'expérience intime d'un frottement plus doux, plus caressant qui enflamme un corps aimé ». À l'origine du feu il y a l'humain, car « la main qui pousse le pilon dans la rainure, imite des caresses plus intimes. Avant d'être le fils du bois, le feu est le fils de l'homme. »

NG

1 - Auguste Guillaume de Schlegel (1767-1845) est un écrivain, poète et philosophe allemand.



ÇA VA CHAUFFER !

Vous avez l'âme bricolante et l'envie de vous chauffer ou de cuisiner au feu de bois ? Vous voulez voir plus grand que la boisinière de la fiche pratique (voir p. 20), et vous êtes prêts pour la découpe de tôle de bidon et le coffrage de ciment réfractaire ? Rendez-vous sur le site internet de l'association Oxalis, qui présente de manière détaillée des pas-à-pas pour réaliser un brûleur et un poêle de masse « rocket » ayant une grande efficacité énergétique. Oxalis, situé en Savoie, organise aussi des formations pour tous niveaux. www.oxalis-asso.org 06 09 78 44 95

LE CINQUIÈME ÉLÉMENT

Dans la médecine traditionnelle chinoise, le Feu représente la force de transformation de la nature et des corps à son apogée. Le Feu brûle et s'élève. Il est lié à la lumière, au soleil, à la chaleur, à la création. Il correspond à l'été et influe sur le cœur, l'intestin grêle ou encore les oreilles. Il symbolise l'un des cinq mouvements de la nature. Il est le fils du Bois et la mère de la Terre (en engendrant des cendres). L'Eau contrôle le feu et le feu contrôle le Métal. Pour calmer leurs angoisses, les signes de feu peuvent d'ailleurs pratiquer l'auriculothérapie et la musicothérapie. À vos oreilles !

PLAYLIST PUNK

Enfilez votre bracelet à clous et dressez votre crête sur la tête ! Dans la musique punk-rock, le feu borde pas mal de chansons. Symbole du changement radical, le feu est souvent évoqué pour causer de l'amour à vif ou de la révolte brutale. Écoutez donc *Pyromane* de Noir Désir. Pogotez à fond avec *Vive le feu !* des Bérurier Noir dans les oreilles. Pour suivre avec les Sheriff (voir à côté). Et terminez en beauté avec *Great Balls on fire* de Jerry Lee Lewis, qui avait mis le feu à son piano sur cette chanson en plein concert en 1958.

LE FEU DE CRO-MAGNON

Cyril Calvet, préhistorien et astronome, nous montre dans une vidéo comment fabriquer du feu par friction. Il utilise une baguette, une planchette et un archer qui lui permet de démultiplier le mouvement de la baguette. Le mouvement accéléré de cette baguette dans l'orifice de la planchette provoque un échauffement du bois, une production de fumée et de sciure, qui une fois ventilée se transforme en petite braise. Elle s'enflamme sous l'effet du souffle lorsqu'on ajoute quelques brins de paille. Dans un moteur de recherche taper : Faire du feu par friction au musée de la préhistoire de Tautavel.



PORTFOLIO UN MANTEAU POUR L'HIVER

En captant la neige sur les branches, sur le museau de l'écureuil ou les feuilles mortes, le photographe naturaliste Julien Arbez arpente les paysages, les aigrettes au grand air. Armé de son appareil photo, il capte le rythme silencieux des saisons et de la vie au ralenti de la nature. Balade givrée dans le haut Jura.



Début décembre, les nuages ont habillé les paysages d'un beau manteau blanc étincelant. On croirait regarder une carte postale ancienne en mettant le nez dehors. Une carte en noir et blanc.



Les becs-croisés des sapins s'offrent le même repas froid chaque matin sous un grand épicea au centre du village !



Je suis bien. Je me promène dans les sous-bois en cherchant la branche qui scintille ou une trace filant dans les feuilles pour disparaître à l'ombre de la lisière.



Même le givre a fait quelques pas en forêt pour blanchir s



Quand disparaît le soleil derrière l'horizon, le paysage pre



La nuit est tombée. Le paysage est sublime. Après une pe
sur les roches ou le paysage se dévoile en silence. J'erre, j
hululer la chouette.



ouches et arbustes.



end enfin des cou-



petite marche, j'arrive
e guette, j'écoute



Les chamois, pour qui le rut se termine, ont regagné les vires rocheuses, espérant trouver là de quoi manger en attendant un petit redoux. Pas de quoi intimider ces animaux de montagne, adaptés au froid par un épais pelage devenu noir, et à la neige avec leurs sabots-raquettes. Comme le chamois va bien à l'hiver !



J'aime l'hiver pour ce qu'il a à nous apporter d'authentique et de grandiose. En lui je me sens petit, moi le grand gaillard qui a pris l'habitude de regarder vers le bas.



Après près de deux semaines d'absence, mon fétiche tichodrome échelette a repris ses petites habitudes de venir visiter la falaise au pied de laquelle j'étais assis. Comme toujours, il escalade. Comme toujours, il virevolte quand passe un insecte, le saisissant de son long bec arqué avant de l'avaler sans aucune manière. Et vas-y que je fouille dans les crevasses, vas-y que je m'envole et remonte aussitôt. Moi, comme toujours, je profite du moment. J'espère que la prochaine fois, il reviendra.



Un lutin aux oreilles poilues fouine dans la neige pour dénicher au sol quelques graines tombées sous les arbres.



Les grives, dont plusieurs milliers d'entre elles arrivent tout juste du Nord de l'Europe, prennent d'assaut les alisiers et les sorbiers. Quel vacarme ! Au sol, les pinsons du Nord tiennent compagnie aux pinsons des arbres résidents à l'année. Celui-ci a dégotté une belle faîne dans les 5 cm de neige fraîchement tombée.



NOUVELLE-CALÉDONIE : UN ULTIME RÉFÉRENDUM SANS LES INDÉPENDANTISTES



L'État maintient le troisième référendum d'autodétermination en Nouvelle-Calédonie au 12 décembre. Les indépendantistes refusent d'y participer en raison de la crise sanitaire qui touche durement l'archipel.

Vendredi 12 novembre, le haut-commissaire (représentant de l'État français en Nouvelle-Calédonie), a mis fin à un faux suspense en confirmant la décision prise en juillet dernier : le troisième référendum d'autodétermination « ne sera pas fragilisé par des conditions sanitaires puisque la crise sanitaire est maîtrisée, et donc les Calédonniennes et les Calédonniens qui souhaitent se rendre aux urnes le 12 décembre, pourront le faire ». Tout tient en un mot : l'État n'appelle pas l'ensemble des électeurs à participer à ce scrutin historique, mais uniquement ceux qui le « souhaitent ». Longtemps épargné, le Caillou a enregistré 273 morts liés au Covid-19 depuis le 9 septembre. Mais depuis lundi 15 novembre, les mesures de confinement commencent à être levées. Pour autant, la campagne référendaire se fera sans grand rassemblement public. Surtout, elle se fera sans les indépendantistes, qui ont

confirmé leur décision de ne pas participer au scrutin.

Les loyalistes, partisans du Non à l'indépendance, se sont réjouis, à l'image de la présidente de la province sud, Sonia Backès : « Le chef de l'État, en respectant sa parole et en ne cédant pas aux menaces des indépendantistes, nous a démontré qu'il tenait à la Calédonie et qu'il l'aimait. »

L'indépendantiste Roch Wamytan souligne pour sa part que 80% des victimes du Covid sont des Kanaks : « Il faut essayer de comprendre la culture kanak et l'importance que nous accordons au deuil. » Le sénat coutumier a d'ailleurs institué une année de deuil kanak. Et Charles Washetine, un autre responsable indépendantiste, s'insurge : « Cette décision inique relève de la provocation politique. Elle s'apparente à une véritable déclaration de guerre contre le peuple kanak et les citoyens progressistes du pays. »

JOUR D'APRÈS, MONDE D'APRÈS

L'État relativise et rappelle que la non-participation est un droit comme un autre. Ce n'est pourtant pas la première fois que les indépendantistes refusent de participer à un scrutin. En 1987, Bernard Pons, ministre de Jacques Chirac,

imposait l'organisation d'un référendum dans les trois mois. Avec 40 % de participation, 98 % des votants disaient Oui à

la France. Mais quelques mois plus tard, la situation s'embrasait jusqu'au drame de l'assaut de la grotte d'Ouvéa. Ce qui provoqua la mise en place des Accords de Matignon.

Les indépendantistes restent sur la position d'un indispensable dialogue avec l'État tout en rejetant toute forme de violence. Mais ils préviennent que leur autorité est moins respectée par les jeunes que dans les années 1980. « Si l'État s'entête à vouloir maintenir la validité du résultat, cela ne se passera pas comme ça », avertit l'indépendantiste Daniel Goa.

En 2018, le Non à l'indépendance l'a emporté à 56 %. En 2020, l'écart s'est réduit à 53 %. Quel que soit le résultat du 12 décembre, l'État insiste sur l'indispensable « Jour d'après le référendum » et la nécessité de continuer à vivre ensemble sur la même terre.

Mais la Nouvelle-Calédonie doit aussi se pencher sur « le monde d'après ». L'économie calédonienne est quasi uniquement concentrée sur l'exploitation des mines de nickel. En 2018, l'économiste Maxime Combes rappelait, dans l'ouvrage *Sortons de l'âge des fossiles !, la responsabilité historique de la France, et de ses gouvernements successifs, dans le fait d'avoir enfermé la Nouvelle-Calédonie dans une dépendance dangereuse et extrêmement polluante à l'exploitation du nickel*. **SM**

COP26 : L'OCÉANIE AU BORD DU DÉSESPOIR

L'homme est vêtu d'un costume très sérieux et s'exprime sur un fond bleu, à côté des drapeaux des Nations Unies et du Royaume-Uni. Un représentant international comme un autre, qui prend la parole à l'occasion de la Cop26 à Glasgow ? Pas tout à fait. Simon Kofé, le ministre des Affaires Étrangères des Tuvalu, n'a pas pu se rendre en Écosse. Son pupitre est planté dans le sable de son lagon, et l'eau salée mouille son pantalon jusqu'à mi-cuisses. Il y a quelques années, au même endroit, il aurait prononcé son discours les pieds au sec, sur la terre ferme. Simon Kofé fait partie de ces presque dix millions d'habitants vivant en Océanie, responsables d'à peine 0.03% des émissions de gaz à effet de serre dans le monde.

La Cop21 à Paris avait bien créé un fonds Vert destiné à financer les pays les plus menacés, mais « aujourd'hui, monter un projet pour le fonds vert pour le climat, c'est trois ans de procédures » très complexes, constate Anne-Claire Goarant, en charge du projet changement climatique à la Communauté du Pacifique (CPS). Et « tous les efforts d'adaptation au changement climatique que peuvent prendre les petits pays insulaires du Pacifique compteront pour du beurre si les grands pays industrialisés ne prennent pas la transition zéro carbone rapidement », constate son directeur adjoint, Cameron Diver, interrogé par Nouvelle-Calédonie La 1ère. **SM**

NOUS AVONS BESOIN DE TRAVAILLER BIEN

Parmi toutes les questions qui ont surgi lors de la pandémie du Covid-19, celle des besoins à satisfaire prioritairement est la plus importante, au vu de la crise sociale et écologique que le capitalisme a engendrée. Les Économistes atterrés essaient d'en faire état dans leur livre *De quoi avons-nous vraiment besoin ?* (Les Liens qui libèrent, 2021). Ce n'est pas un inventaire à la Prévert (se nourrir, se soigner, s'éduquer, se cultiver, se loger...), car, derrière chacun de ces besoins, il y a toujours le travail : le travail pour quoi faire ? Le travail comment ? Le travail pour qui ? Le travail pour quoi faire ? Tant pour des raisons sociales qu'écologiques, « la fracture », telle que la montre le film de Catherine Corsini, commande de faire un tri sévère au sein de la production de marchandises inutiles ou dangereuses pour consacrer le travail à produire des biens et services de qualité :

par exemple, une alimentation à base d'agroécologie, ou des logements décents et bien isolés, ou une industrie reconditionnée au plus près des nécessités locales.

TRAVAIL UTILE ET EMPLOI DE QUALITÉ

Le travail comment ? En donnant du temps aux soignants pour s'occuper des personnes au lieu de courir après la rentabilité voulue par la tarification à l'activité. En donnant du temps aux jeunes pour se former, dès lors qu'une allocation leur est versée. En subordonnant toute réorganisation du travail à la décision de ceux qui travaillent. En soumettant tous les choix d'investissement dans les entreprises à la concertation entre les travailleurs, les usagers et les collectivités territoriales.

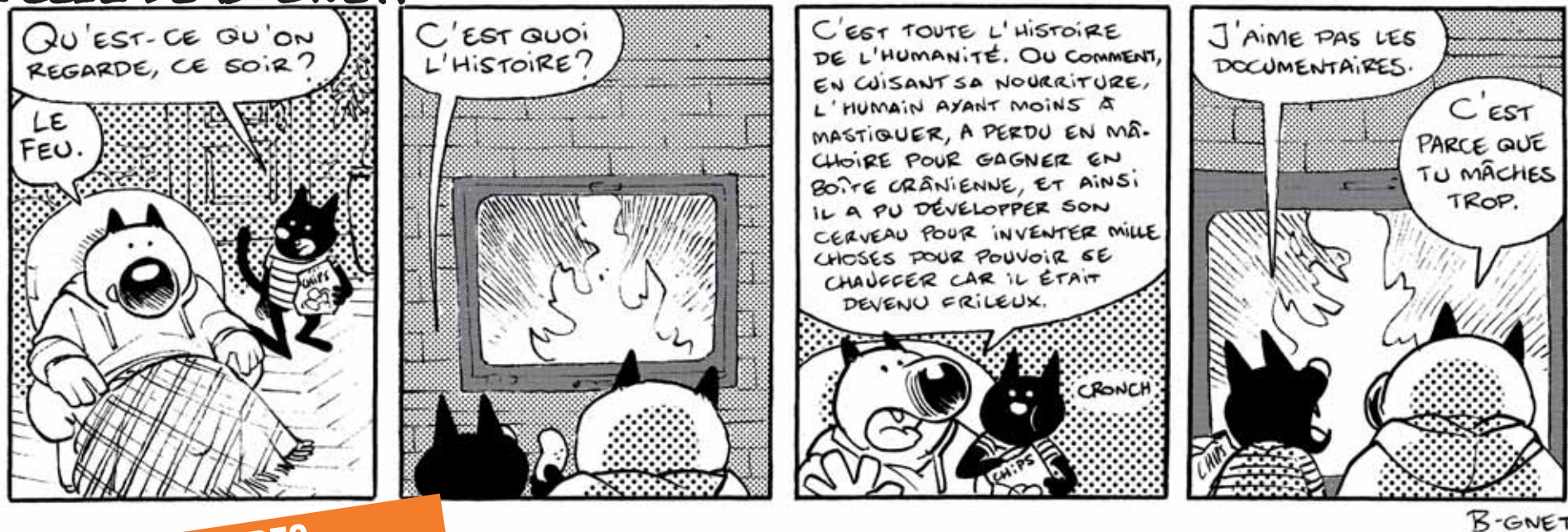
Le travail pour qui ? Travail utile et emploi de qualité sont indissociables d'une répartition du travail

à accomplir entre tous ceux qui aspirent à s'insérer dans toutes les sphères de la société, dont celle du travail, et ainsi participer au « vivre ensemble ». Pour réduire jusqu'à zéro le chômage sans parier sur une croissance économique insoutenable, la réduction du temps de travail, associée à une garantie de l'emploi, est une voie d'avenir. À la condition de réduire drastiquement les inégalités de revenus, d'abord dans les entreprises et les administrations publiques lors de la répartition primaire, notamment entre femmes et hommes, ensuite par la fiscalité sur les revenus et les patrimoines. Travailler bien au nom de l'intérêt général serait notre bien commun.

Jean-Marie Harribey,
économiste atterré



L'OEIL DE B-GNET.



GRRR-ONDES

EXPOSITION AUX ONDES : « L'AMPLEUR DU PHÉNOMÈNE NOUS SURPREND »

Alors que la véritable 5G n'est même pas encore déployée, le Criirem constate une hausse impressionnante de l'exposition du public aux ondes électromagnétiques.

Un an après les premières offres commerciales, la 5G, pour l'instant, fait un flop. D'ailleurs, y a-t-il vraiment de la 5G sur le territoire ? Les opérateurs pourraient presque être accusés de publicité mensongère : mis à part quelques zones expérimentales, ils ont surtout développé leur réseau 4G – même s'ils préfèrent parler de 4G+. Une récente étude de l'Arcep (1) révèle d'ailleurs que, à moins d'avoir le bon opérateur et de se trouver au bon endroit (une zone dense ou très touristique), les gros malins qui ont dépensé l'équivalent d'un Smic pour s'équiper d'un ordiphone 5G n'ont pas un meilleur débit que les autres. Parfois, même, leur connexion est moins bonne que celle de ceux qui n'ont « que » la 4G.

Pour l'instant, ils se consacrent donc à la première étape, conformément au « *New Deal Mobile* » signé avec le gouvernement en 2018 : planter des pylônes partout, faire disparaître la moindre zone blanche (merci bien pour les EHS, lire p. 16), densifier le réseau et donc épaissir le brouillard électromagnétique. Et pas qu'un peu. « *On s'attendait à une augmentation, mais l'ampleur du phénomène nous surprend quand même* », souffle Catherine Gouhier, présidente du Criirem (2).

JUSQU'À 20 VOLTS PAR MÈTRE

Certaines estimations évaluaient à 30 % l'augmentation moyenne de l'exposition aux ondes électromagnétiques avec l'arrivée de la 5G. Celle-ci n'est pas encore sortie de ses starting-blocks, mais Catherine Gouhier estime que les niveaux d'exposition ont déjà augmenté d'environ... 50 % ! « *Il y a une hausse générale, mais elle est encore plus marquée en milieu urbain* », précise-t-elle. Les chiffres ont de quoi hérisser les cheveux sur la tête – quasiment au sens propre : « *Avant, lorsqu'on faisait une mesure à 3 ou 4 volts par mètre, ça nous semblait déjà beaucoup. Aujourd'hui, on mesure régulièrement des expositions à 10 V/m, et jusqu'à 20 V/m !* »

Bien sûr, les normes sont encore respectées puisqu'elles ne nous protègent que des effets immédiats, dits « thermiques » : les antennes ne nous crament pas encore la peau, il reste une petite marge. Mais pour rappel, le Conseil de l'Europe, qui a bien compris le problème, estime pour sa part qu'il ne faudrait pas dépasser... 1 V/m pour protéger la santé humaine sur le long terme (3). « *L'ANFR (4) ne semble pas s'en préoccuper du tout, s'inquiète Catherine Gouhier. Quand on fait des mesures sur des sites où l'on trouve des niveaux très élevés, on leur signale, mais on n'a pas de réponse.* » Que fait donc l'ANFR ? Peut-être que la mise à jour de sa carte Cartoradio, qui recense toutes les antennes relais du pays, lui prend tout son temps...

Nicolas Bérard

1 - Autorité de régulation des communications électroniques, des postes et de la distribution de la presse. 2 - Centre de Recherche et d'Information Indépendant sur les Rayonnements Electro-Magnétiques non-ionisants. 3 - Résolution n° 1815 du 27 mai 2011 de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe. 4 - Agence nationale des fréquences.

Amazon stoppé

38 000 m² de terres agricoles bétonnées, un défilé incessant de camions de livraison, voilà ce qu'aurait provoqué l'installation de cet entrepôt d'Amazon, à deux pas du pont du Gard. Mais grâce à la mobilisation locale qui a saisi la justice, ce projet vient de connaître un coup d'arrêt peut-être définitif : le 9 novembre, le tribunal administratif de Nîmes a annulé l'autorisation environnementale du projet. Après l'abandon des projets d'Ensisheim (Haut-Rhin) et de Montbert (Loire-Atlantique), c'est un troisième revers de taille pour l'ogre Amazon dans l'Hexagone.

Paysans indiens victorieux

Après un an de mobilisation, victoire pour les paysans indiens : le Premier ministre a annoncé que les lois sur la déréglementation agricole, adoptées en septembre 2020, seraient bientôt abrogées. Ces lois prévoyaient notamment la fin des prix d'achat (aux paysans) « plancher » pour le riz et le blé, prix qui permettent à beaucoup d'entre eux de survivre.

MégaNon aux Mégabassines

À l'appel du collectif Bassines non merci, de la Confédération paysanne et des Soulèvements de la Terre, près de 3 000 personnes ont afflué à Mauzé-sur-le-Mignon (Deux-Sèvres) le 6 novembre pour lutter contre la multiplication des « mégabassines ». En Poitou-Charentes, 93 « réserves de substitution » sont prévues, dont 16 dans le marais poitevin. Ces réserves d'eau gigantesques — des piscines de 8 à 10 hectares et profondes de 15 mètres, visent à pomper l'eau en hiver, pour arroser des cultures intensives l'été... conduisant à une privatisa-

tion de la ressource et à une baisse globale des nappes et cours d'eau. Voir aussi *L'Adf* n° 167 pp. 16 – 17.

Travailler moins, vivre mieux

L'Espagne expérimentera en 2022 la semaine de 4 jours auprès d'entreprises volontaires, de taille et de secteurs différents. Elles recevront une aide financière et leurs résultats seront comparés avec ceux de sociétés qui n'auront pas modifié leur organisation. Idem en Écosse, où le gouvernement va débloquer 10 millions de livres pour expérimenter les 4 jours sans perte de salaire. En Irlande, ce sont des travaux de recherche qui seront financés pour évaluer l'impact d'une telle mesure au sein de 20 entreprises. Bref, alors que l'Europe progressiste fait avancer le dossier de la réduction du temps de travail, en France, on ne se souvient plus où on l'a enterré.

Natura 2000 au rabais

Grâce au réseau des sites Natura 2 000, progressivement constitué depuis 30 ans, certaines espèces ont vu leur habitat préservé, donc ont pu assurer leur survie. Or, 371 sites sont officiellement signalés comme menacés par « *l'utilisation de biocides, d'hormones et de produits chimiques* », indique France Nature Environnement, qui demandait en vain depuis 2019 au gouvernement d'interdire l'utilisation de pesticides dans ces zones. Le 15 novembre, le Conseil d'État a donné raison à FNE et a enjoint l'Etat de protéger les sites Natura 2000 en y interdisant, restreignant ou au moins encadrant l'usage des pesticides. Un début.

Tout est bon dans le frometon ?



BALANCE TON INSÉMINATEUR

Pour produire toujours plus de fromage, il faut du lait, des petits et... une reproduction, bien souvent contrainte. L'insémination artificielle ne respecte pas le rythme biologique de l'animal. Une intrusion gynécologique au service d'une agriculture productiviste.

Pour féconder les femelles qui produisent notre fromage, certains éleveurs ont aujourd'hui largement recours aux inséminateurs. Et c'est à peine plus compliqué que d'acheter trois frometons pasteurisés en promo dans un supermarché. Tous les ans, des prospectus de semences de taureaux sont distribués aux agriculteurs. En gros, un éleveur choisit du sperme d'un taureau dans la « gamme laitière » proposée par les différentes boîtes d'insémination. Il y a une photo de l'animal dans l'herbe verte, son gabarit, sa robustesse. La production de lait de sa descendance, son poids, sa profondeur de mamelle, son épaisseur du talon... Tout est noté et répertorié. Puis, l'inséminateur décongèle les paillettes, jusqu'alors conservées dans de l'azote liquide à - 196 °C. Et les injecte dans un pistolet, sorte de longue tige de métal, avant de plonger le bras jusqu'au coude dans le vagin de la vache et de presser la détente pour libérer la semence dans l'utérus de la bête.

UNE ÉPONGE HORMONALE POUR NOËL

On utilise des éponges hormonales, gavées de progestérone chez les brebis et les chèvres pour bloquer leurs chaleurs. Puis, on les leur retire pour redémarrer leurs cycles. Une ovulation contrainte qui permet de programmer les naissances et d'avoir plus de petits à vendre lors des fêtes de Noël ou de Pâques. Les labos vétérinaires proposent aussi aux éleveurs des injections de eCG, une hormone prélevée dans le plasma des juments, destinée à « synchroniser » les chaleurs. Celle-ci est prélevée dans des « fermes à sang » en Argentine ou en Uruguay. Les mères inséminées artificiellement par des races trop performantes doivent très souvent accoucher par césarienne, car leurs veaux sont trop grands pour sortir par les voies naturelles. Certains pis trop productifs de nouvelles femelles touchent par terre. Un acharnement gynécologique des animaux au service de la marchandisation du vivant et de l'industrialisation de l'agriculture.

Clément Villaume

UN ÉLECTROSENSIBLE SE BAT POUR SAUVER SON LIEU DE VIE



Laure, Lola, Philippe et leur chat Choco sur leur campement, menacé par l'installation d'une nouvelle antenne Free 4 G, sur la commune d'Entrepierrres (04). © L'âdf

Réfugié dans une vallée des Alpes-de-Haute-Provence pour échapper aux ondes, Philippe Tribaudeau, comme beaucoup d'autres électrohypersensibles, après avoir échappé à une expulsion, voit une nouvelle fois son campement menacé par l'installation d'une antenne Free.

Un camion, deux petites caravanes, une table et quelques chaises... C'est dans ce campement rudimentaire installé au bord de la rivière que vit Philippe Tribaudeau, depuis six ans et demi. Si l'été, la vie au grand air est agréable dans cette vallée des Alpes-de-Haute-Provence, l'automne et l'hiver sont rudes quand arrivent le froid, la pluie et la boue. Diagnostiqué électrohypersensible par le professeur Belpomme et reconnu adulte handicapé pour cette pathologie, il s'est réfugié en avril 2015 sur la commune d'Entrepierrres, après avoir cherché sur l'ensemble du quart sud-est de la France, un lieu pour vivre. Ce n'est pas une zone totalement blanche, mais elle lui convient : « Ici, c'est le seul endroit que je connaisse, où je tiens, même s'il m'arrive de ne pas être bien. Les ondes sont faciles à fabriquer, pas simple à comprendre. » Il ne quitte pratiquement jamais son campement, ou seulement pour des périodes courtes (une heure en moyenne par jour), le temps d'aller chercher Lola sa fille de 5 ans, scolarisée à l'école maternelle du village. Lola, et sa maman Laure, compagne de Philippe, partagent leur vie entre le campement et un appartement à Sisteron, situé à 15 km.

À CE JOUR, PAS D'ALTERNATIVE AU CAMPEMENT

« Ce lieu n'offre pas une solution pérenne pour construire une vie de famille, explique Laure. Personne ne voudrait vivre en permanence dans ces conditions mais à ce jour on n'a pas trouvé mieux. » La recherche d'un habitat pour une personne EHS relève d'une mission devenue quasiment impossible. Il faut trouver un lieu sans ondes, ce qui est de plus en plus difficile du fait de la multiplication des antennes relais pour les téléphones portables, qui est menée au nom de la lutte contre la fracture numérique. Trouver une maison n'est pas simple : les personnes électrohy-

persensibles ne supportent pas non plus les compteurs Linky, les box, le wifi des éventuels voisins, les groupes électrogènes, les paraboles... À ce jour, le couple n'a pas trouvé d'alternative au campement et ce n'est pas faute d'avoir cherché. L'année dernière, Philippe et Laure se sont positionnés pour acheter une maison isolée, mise en vente par la commune, et ont obtenu le droit de la tester avant de l'acheter. « Je n'étais pas bien dans la maison et la cave n'était pas mieux. Les murs n'étaient pas très épais. On a renoncé à l'acheter. »

« ON EST DES SDF À QUI ON A RETIRÉ LA LIBERTÉ DE POSER LEUR CARTON OU ILS VEULENT ! »

Échoués sur leurs quelques centaines de mètres carrés entre la rivière et le chemin en surplomb, la petite famille n'a pas d'autres choix que de s'accrocher à ce terrain qui appartient pour une partie à la commune d'Entrepierrres et pour une autre à l'État, la gestion relevant de l'ONF (Office national des forêts). Pour y rester, en attendant des jours meilleurs, il faut se battre en permanence. En 2018, Philippe Tribaudeau a été prié par Florence Cheilan, maire d'Entrepierrres et Benoît Loussier, directeur départemental de l'agence de l'ONF, de libérer les lieux dans la mesure où il occupait des terrains qui ne lui appartenaient pas. Sollicitée pour le reloger, la Direction départementale de la cohésion sociale et de la protection des populations (DDCSPP) a répondu qu'elle ne pouvait proposer aucun logement adapté aux EHS. Personne n'ayant de solution, le préfet de l'époque, Olivier Jacob, a décidé de le maintenir sur son campement et a bloqué l'expulsion. « Nous, les électrosensibles, on est des SDF à qui on a retiré la liberté de poser leur carton où ils veulent », s'insurge l'intéressé.

PHILIPPE PROPOSE UN MORATOIRE PARTIEL

Dernier coup de Trafalgar : la construction d'une antenne 4G par l'opérateur Free, sur le site de Grauzou, à 3 km à vol d'oiseau du campement de Philippe Tribaudeau, menace à nouveau sa survie. Cette antenne, qui était prévue pour octobre, relève du « New deal mobile », le plan gouvernemental d'éradication des

zones blanches destiné à apporter une meilleure qualité de service. Après avoir étudié les zones de couverture des trois émetteurs de l'antenne, en présence de deux techniciens de Free, Philippe Tribaudeau estime qu'on peut envisager de limiter leur impact sur son campement sans priver les habitants d'une amélioration de couverture : « Il faut supprimer l'émetteur n° 1 qui ne couvre que la montagne et décaler de 50 degrés l'azimut (1) de l'émetteur n° 2. Quant à l'émetteur n° 3, il ne me gêne pas. » Selon ce scénario, son campement ne serait plus « irradié » et une seule maison dans laquelle réside un monsieur de 90 ans, équipé d'un téléphone portable, échapperait à l'amélioration du réseau.

Philippe Tribaudeau a proposé à Violaine Démaret, préfète des Alpes-de-Haute-Provence, un moratoire partiel qui consisterait à « différer la mise en place de l'antenne numéro 1 et à recalculer l'azimut de l'antenne n° 2 ». Dans sa réponse, la préfète mentionne que la maire d'Entrepierrres n'a pas validé cette demande et propose d'accompagner Philippe Tribaudeau dans la recherche d'une nouvelle parcelle. Florence Cheilan, maire d'Entrepierrres, sollicitée par la préfecture pour prendre position sur le dossier, comme l'impose le protocole administratif, n'avait pas soutenu la demande de moratoire partiel et ne s'est pas montrée ouverte à la discussion. La quasi-totalité des courriers que Philippe Tribaudeau lui a adressés sont restés sans réponse et ses demandes de rendez-vous n'ont pas reçu d'écho favorable : « J'avais demandé de participer à une réunion pour parler de mon électrosensibilité aux conseillers municipaux. La maire a refusé. » « On a été frappés de son manque d'empathie », témoigne le couple. La demande de l'âge de faire pour la rencontrer n'a pas été couronnée de succès non plus.

« L'ÉTAT A UN CONFLIT D'INTÉRÊT AVEC LA TÉLÉPHONIE MOBILE »

« Le déploiement du tout numérique augmente la fracture sociale et met en péril la vie de toutes les personnes EHS (2) réfugiées en zone blanche », écrit Michèle Rivasi, dans un courrier adressé à la préfète, Violaine Démaret, dans lequel elle a exprimé son soutien à la demande de moratoire

partiel de Philippe Tribaudeau. La députée européenne, sensibilisée à la cause des électrosensibles depuis les années 2000, dénonce le fait qu'il n'y a toujours pas, en France, de reconnaissance officielle de l'électrohypersensibilité. « Le problème c'est qu'on se heurte aux lobbies des opérateurs de téléphonie mobile avec la complicité de l'État. C'est malsain, car l'État a un conflit d'intérêt direct avec les opérateurs de téléphonie mobile. Il se fait de l'argent en vendant les bandes de fréquence. Sur la santé, il y a plusieurs rapports, dont ceux de l'Anses, qui reconnaissent que des gens sont malades, mais ils ne veulent pas établir la relation de causalité entre les symptômes des électrosensibles et la pollution électromagnétique. Même si sur le plan international, le Circ (Centre international de recherche sur le cancer) reconnaît que les ondes sont probablement cancérigènes et que des milliers d'études montrent que sur les animaux, le risque de cancérogenèse est établi. Les électrosensibles sont gérés au cas par cas. Donc, il y a des Philippe Tribaudeau un peu partout qui essaient de se bagarrer contre le pot de fer. » Depuis 2014, Michèle Rivasi au sein de l'Association Zones Blanches (AZB), travaille à la création d'un lieu dédié à l'accueil des électrosensibles à Durbon, sur la commune de Saint-Julien en Beauchêne, dans les Hautes-Alpes. « J'ai trouvé des bailleurs de fonds mais à un moment il faut que l'État reconnaisse qu'il faut des lieux comme ça. Ce n'est pas acquis encore. » Jusqu'à présent le gouvernement ne s'est pas engagé financièrement sur ce projet, car ce serait une façon de reconnaître implicitement l'existence de l'électrohypersensibilité. Les électrosensibles n'ont pas fini d'attendre... Durbon pourrait ouvrir en 2024 si les obstacles qui jalonnent sa mise en œuvre parviennent à être surmontés.

Nicole Gellot

1 - L'azimut d'une ligne droite est l'angle formé par cette dernière avec le nord magnétique.

2 - L'Anses dans son rapport de mars 2018 estime la prévalence nationale de l'EHS à 5 % soit 3,5 millions de Français.

ÉTUDIEZ, VOUS ÊTES FILMÉS !

Les établissements scolaires n'échappent pas au développement des technologies de surveillance. Portiques d'accès, vidéosurveillance, il s'en est même fallu de peu pour qu'ils deviennent le laboratoire français de la reconnaissance faciale. Dans quel but ?

L'intendant d'un lycée parisien témoigne : « le proviseur a recruté un surveillant qui ne s'occupe que des couloirs et de la cour. Il n'a pas de bureau, il est en mouvement toute la journée. Cela n'a l'air de rien mais c'est efficace. » (1) Bien qu'il ait visiblement de bonnes idées, ce proviseur est complètement *has been*. Car, pour faire régner l'ordre au sein des établissements scolaires, la grande mode n'est plus à l'humain mais aux caméras et autres technologies de surveillance. L'idée est double : « sécuriser » les abords et empêcher les intrusions, d'une part, assurer la tranquillité à l'intérieur de l'enceinte, d'autre part. « À ces raisons, il faut ajouter le lobby exercé par les marchands de sécurité auprès des chefs d'établissement », note le sociologue Tanguy Le Goff (1).

L'efficacité de ces outils n'a néanmoins jamais été réellement démontrée. Dans son étude, Tanguy Le Goff note qu'ils peuvent avoir une certaine utilité sur les « comportements malveillants », comme boucher les trous des serrures ou déclencher l'alarme incendie – autant de bêtises potaches qui peuvent, mises bout à bout, perturber de façon importante les journées de cours. À condition d'épouser sans scrupules le modèle technologique et de dépenser sans compter (voire encadré), la vidéosurveillance peut faire baisser le nombre de ces actes.

Pour le reste, son intérêt est très relatif : elle ne fait baisser que légèrement les intrusions et a « un faible impact (...) sur les vols tant des biens personnels que des équipements du lycée ». Le chercheur note même que « l'équipement en vidéosurveillance et, plus largement, les politiques de sécurisation physique et d'enclosure des établissements tendent à générer un effet imprévu : le désinvestissement du personnel à l'égard de ce qui se passe au-delà des grilles du lycée ». De plus, « la vidéosurveillance génère une opposition entre le lycée et le quartier, elle en renforce l'extraterritorialité (...) [et est] parfois vécue comme une violence frontale de la part de jeunes non scolarisés dans le lycée et peut susciter des réactions anti-institutionnelles. ».

LA VIDÉOSURVEILLANCE, UNE COMPOSANTE DE L'ARSENAL

Pourtant, ces dispositifs envahissent toujours plus d'enceintes scolaires. Au détriment de l'encadrement humain ? C'est ce qu'observe Céline Vaillant, secrétaire générale de la FCPE (2) des Alpes-Maritimes : « Il y a un phénomène d'érosion du nombre d'adultes présents, notamment les surveillants, par rapport au nombre d'élèves. Quand ma fille est rentrée au collège, il y avait 11 surveillants pour 800 élèves. Ce n'était déjà pas beaucoup mais, trois ans plus tard, ils n'étaient plus que 8. On voit d'un côté des investissements très lourds sur des équipements technologiques, et de l'autre, on rogne sur les budgets de choses nettement plus efficaces et polyvalentes : des surveillants ! »

Même son de cloche chez Jérôme (3), qui enseigne les maths dans un lycée dit « sensible » de la banlieue parisienne. « Notre principal vient tout juste de nous annoncer qu'il comptait installer des caméras. Nous allons nous y opposer. Nos élèves sont déjà suffisamment fliqués à l'extérieur de l'établissement. Et nous, ce que nous voulons, c'est du personnel. » Et de citer un exemple d'opposition entre les moyens technologiques et les moyens humains : « Avant, on faisait l'appel sur des fiches et un surveillant passait, à chaque heure de cour, pour les ramasser. C'est tout bête, mais il y avait un adulte dans les couloirs. Maintenant, avec le logiciel Pronote, on fait l'appel sur notre tablette et c'est transmis directement à la direction. Il n'y a

plus de surveillant dans les couloirs. »

Les caméras ne sont finalement qu'une composante parmi tant d'autres d'un arsenal sécuritaire et technologique promu par l'État et les collectivités. Aux entrées des lycées et des collèges, se multiplient par exemple les portiques de sécurité, que les élèves ne peuvent franchir que munis de leur badge personnel. Pour accéder à la cantine, certains ont développé la reconnaissance palmaire, qui permet d'identifier l'élève en fonction de la forme de sa main. Deux lycées de la région Paca ont même failli devenir les laboratoires français de la reconnaissance faciale ! C'est Christian Estrosi qui avait eu cette brillante idée, bien aidé il est vrai par l'entreprise Cisco qui lui promettait – comme c'est sympa ! – de tout mettre en place gratuitement. Le projet a finalement été interdit par le Tribunal administratif, grâce à une action menée par la Quadrature du net, la FCPE et la CGT éducation.

POURQUOI UN TEL ACHARNEMENT À VOULOIR ÉQUIPER LES LYCÉES DES DERNIÈRES TROUVAILLES SÉCURITAIRES ?

« Ce n'est pas la vidéosurveillance qui va permettre, par exemple, de lutter contre le harcèlement scolaire. Mais c'est sûr que pour un homme politique, c'est plus spectaculaire de se faire filmer devant un énorme portique vidéosurveillé que devant une infirmière en train d'écouter un gamin qui va mal », regrette Céline Vaillant.

Une autre explication peut être avancée. Celle-ci se trouve dans un document rédigé en 2004 par « l'organisation des industries électroniques et numériques ». Ce lobby regroupe à peu près tout ce que le pays compte comme entreprises du secteur. Son porte-parole ? Pierre Gattaz, qui deviendra président du Medef un peu moins de dix ans plus tard. À travers ce *Livre bleu*, l'organisation fait ses préconisations au gouvernement afin de booster l'activité numérique : développer internet à très haut débit, généraliser la télévision haute définition, mettre au point un dossier médical électronique... Au sommaire de ces grandes orientations, tout un chapitre est consacré à la sécurité du territoire, dans le monde post-11 septembre 2001. « Les



récents attentats de Madrid justifient que la France et l'Europe soutiennent leur industrie électronique en consacrant des moyens plus importants pour la R&D (Recherche et développement) sur la sécurité, en facilitant l'émergence de nouveaux produits sécuritaires et en favorisant leur usage », insistent les rédacteurs.

Problème : « La sécurité est très souvent vécue dans nos sociétés démocratiques comme une atteinte aux libertés individuelles. Il faut donc faire accepter par la population les technologies utilisées et parmi celles-ci la biométrie, la vidéosurveillance et les contrôles. » Parmi les différentes méthodes proposées, l'une d'elles consiste à s'appuyer sur l'éducation nationale : « dès l'école maternelle, les enfants utilisent cette technologie pour rentrer dans l'école, en sortir, déjeuner à la cantine, et les parents ou leurs représentants s'identifieront pour aller chercher les enfants. »

Le pari de l'industrie est donc le suivant : habitués dès l'enfance à s'identifier pour franchir le

portique de sécurité de son établissement, à se sentir en permanence vidéosurveillé, à poser sa main sur un capteur biométrique pour accéder à la cantine, les adultes de demain accepteront beaucoup plus facilement l'installation de ces technologies à chaque coin de rue et leur renforcement permanent. « Quand on ouvre une école, on évite, vingt ans plus tard, d'ouvrir une prison », aurait dit Victor Hugo. Il n'avait peut-être pas prévu que, moins de deux siècles plus tard, la première puisse ressembler si étrangement à la seconde.

Nicolas Bérard

1 - La vidéosurveillance dans les lycées, de la prévention des intrusions à la régulation des indisciplines, Tanguy Le Goff, 2010.

2 - Fédération des conseils de parents d'élèves.

3 - Le prénom a été modifié.

SE SENTIR TOUJOURS SURVEILLÉ

Pour empêcher, technologiquement, les élèves de faire des conneries et de perturber la vie scolaire, il faut y mettre le prix. C'est ce qu'a fait un lycée de la région parisienne qui, en 2010, avait dépensé 90 000 euros pour s'équiper d'une cinquantaine de caméras (1). Celles-ci quadrillent l'ensemble des bâtiments, des cours et des parkings du lycée, et fonctionnent sur le modèle du « panoptique de Bentham ».

Le « panoptique de Bentham » ? Une stratégie élaborée par le philosophe du même nom, destinée au milieu carcéral. Le concept est le suivant : dans une tour centrale à l'établissement pénitentiaire, le gardien peut observer, en tournant sur lui-même, n'importe quelle cellule, sans être vu par les prisonniers. Ces derniers ignorent donc s'ils sont observés à l'instant T, mais savent qu'ils peuvent l'être à tout moment. Ils adaptent donc – en permanence –, leur comportement. Remplacez la tour centrale par une armée de caméras, vous obtiendrez le même résultat : faire savoir aux élèves – ou aux détenus – qu'ils sont potentiellement observés à chaque seconde, où qu'ils se trouvent, et que le moindre écart de conduite pourra leur être reproché. Nous serons ravis de savoir que c'est apparemment efficace pour faire baisser le nombre d'incivilités dans les lycées – nous n'avons en revanche trouvé aucune étude portant sur les conséquences que cela peut avoir sur l'ambiance de travail et l'état psychologique des lycéen·nes ainsi surveillé·es.

NB

1- Exemple cité dans le travail de Tanguy Le Goff.



Couture & Compagnie

DÉBUTER AU TRICOT

L'hiver est la saison idéale pour tricoter au coin du poêle. Comme vous le découvrirez peut-être, si vous mordez à l'hameçon, le tricotage n'est pas aussi monotone qu'on peut le penser. Tout dépend du point que vous choisirez. Certains sont compliqués et demandent de la concentration. Mais dans tous les cas, cette activité est plutôt tranquille et relaxante...sauf quand il faut démonter, mais ça fait partie de l'aventure. Cette petite chronique est pour les débutant-es. Pratiquant-es du tricot, s'abstenir.

1. Montez les mailles. Il y a plusieurs façons, voici la nôtre. Tirez un fil de votre pelote de la longueur correspondant au nombre de mailles que vous voulez monter. Tenez le fil entre vos deux mains, le bout libre à gauche, le bout relié à la pelote à droite. Avec le bout de gauche faites un boucle autour du pouce, le fil se croise sur le devant du pouce. Prenez une aiguille avec la main droite, passez sous le fil et entrez la pointe de l'aiguille dans la boucle en longeant le pouce. Prenez le fil relié à la pelote dans la main droite, Passez-le par-dessus l'aiguille, passez la pointe de l'aiguille dans la boucle en tirant légèrement dessus avec la main gauche. Tirez doucement les deux bouts de laine de chaque côté de l'aiguille.

2. Le point mousse. Il faut tricoter des mailles endroit sur tous les rangs. Piquez l'aiguille de droite dans la maille de l'aiguille de gauche en allant de la gauche vers la droite. Avec l'index de la main droite passez le fil de la pelote sur l'aiguille de droite, enroulez-le par-dessus cette aiguille. Sortez l'aiguille en la passant dans la maille et glissez-la sur l'aiguille de droite.

3. Le point jersey. Il faut alterner un rang de mailles endroit et un rang de mailles envers. Pour tricoter une maille à l'envers passer le fil de la pelote sur le devant du travail. Piquez l'aiguille de droite dans la maille de l'aiguille de gauche en allant de la droite vers la gauche. Avec l'index de la main droite passez le fil de la pelote sur l'aiguille de droite. Sortez l'aiguille en la passant dans la maille et glissez-la sur l'aiguille de droite.



VOUS COUSEZ ?

ENVOYEZ-NOUS VOS RÉALISATIONS EN QUATRE ÉTAPES ILLUSTRÉES, ET NOUS POURRONS LES PUBLIER DANS CETTE RUBRIQUE !

Cuisiner sans gluten

BÛCHE DE NOËL CITRON CHOCOLAT BLANC

Crème au citron : 2 citrons, 130 g de sucre, 2 œufs, 1 c.à soupe bombée de maïzena, 60 g de beurre. **Génoise :** 100 g d'amidon de maïs, 100 g de poudre d'amandes, 1 sachet de levure chimique (SG), 5 œufs, 100 g de sucre, extrait de vanille. **Nappage :** 200 g de chocolat blanc, 15 cl de crème soja ou crème liquide entière, 30 g de sucre glace.

Déco : sucre glace, cacao en poudre.

Préchauffer le four à 180°C. Pour la crème, prélever les zestes et presser les citrons pour recueillir environ 10 cl de jus. Battre dans un saladier les deux œufs avec le sucre, rajouter le jus, la maïzena puis les zestes. Transvaser le mélange dans une casserole, et mélanger sans arrêt sur feu doux jusqu'à épaississement. Couper le feu et rajouter le beurre en morceaux. Mélanger jusqu'à ce qu'il soit bien incorporé. Verser dans un bol, couvrir et réserver au frais.

Pour la génoise, séparer les blancs des jaunes. Monter les blancs en neige avec une pincée de sel. Battre les jaunes avec le sucre pendant 2 minutes jusqu'à ce que le mélange blanchisse. Ajouter l'amidon de maïs, la poudre d'amande et la levure. Ajouter peu à peu les blancs en neige en les incorporant doucement et un trait d'extrait

de vanille.

Sur une plaque, huiler les coins et les arêtes puis coller une feuille de papier sulfurisé que vous aurez chemisée (huile + farine). Enfourner 10 à 12 minutes en surveillant, afin que la génoise ne brunisse pas trop car cela la rendrait cassante au moment de la rouler. Quand elle paraît cuite, retournez-la sur un torchon humide et roulez-la dans celui-ci. Laisser reposer le temps de préparer le nappage au chocolat blanc.

Râper le chocolat blanc dans un grand bol et garder une petite partie pour la décoration. Faire chauffer la crème et au premier bouillon l'ajouter au chocolat en remuant avec un fouet à main. Ajouter le sucre glace et en rajouter si nécessaire afin que le nappage soit suffisamment épais. Dérouler délicatement la génoise, enlever le torchon, la tartiner de crème au citron, rouler à nouveau la bûche sur elle-même, la poser sur un plat de service et napper avec le chocolat blanc. Décorer avec des rondelles de citron très fines à poser tout de suite, des carrés et des copeaux de chocolat blanc, des traits de cacao en poudre et ce qui vous inspirera. Au moment de servir, saupoudrer de sucre glace.

Joyeux Noël !

VIRGINIE GISCLOUX

Le coin naturopathie

L'ART DE LA RESPIRATION

La respiration est un acte d'une simplicité incroyable. Tous les êtres vivants sont dans l'obligation de maintenir cette constante pour rester en vie. La respiration est la seule fonction vitale du corps, qui peut être réalisée de manière consciente et inconsciente. Les mouvements d'expansion (inspiration) et de contraction (expiration), sont donc amenés à varier d'amplitude.

Aujourd'hui, dans sa vie quotidienne, l'Homme moderne n'utilise qu'un très faible pourcentage de sa capacité respiratoire. Dans une apnée presque constante, il respire de manière à survivre. Le degré de conscience apporté dans notre respiration peut être mis en relation avec notre capacité à alchimiser des émotions, à transformer notre vie pour en devenir le souverain. L'inspiration deviendrait symboliquement notre potentiel à recevoir et l'expiration notre potentiel à rayonner et à donner.

LES BIENFAITS DE LA RESPIRATION CONSCIENTE

Amener de la conscience dans notre respiration est nécessaire pour maintenir notre bonne santé, réguler notre rythme cardiaque, diminuer l'impact du stress sur notre vie quotidienne et ainsi renforcer notre système immunitaire. Une respiration ample, permet un massage doux et fluide des or-

ganes viscéraux, et ainsi facilite la digestion.

Sur le plan psychique, elle permet de réduire l'anxiété, d'améliorer la concentration et de favoriser la détente et le sommeil.

Les effets de la respiration et du retour au calme, montrent leurs bienfaits en quelques minutes de pratique. Plus vous ancrerez ces expériences dans votre quotidien, plus vous profiterez d'une qualité de présence et de plénitude dans votre vie.



ET SI ON PRATIQUAIT UN PEU LE 6/3/ LIBRE ?

Installez-vous dans une position confortable (assis, allongé, en tailleur...). Détendez les épaules, les mâchoires, les sourcils, décollez votre langue de votre palais. L'inspiration doit être constante, fluide et maintenue pendant 6 temps (1), une légère suspension tenue 3 temps. Et enfin un temps d'expiration libre. Bonne pratique ! Et surtout n'oubliez pas de sourire !

DANAÉ MANGEOT, NATUROPATHE
DANAEMANGEOT.NATUROPATHE@MAILLO.COM

1 - « Les temps » font référence à vos secondes personnelles (nul besoin d'être suspendu à l'horloge de la cuisine !)



Chronique P.I.A.F *

PARAGRAPHE
INTÉRESSANT POUR AMATEURS D'AVIFAUNE

LA BUSE, SANS MODÉRATION

Deux rapaces trapus tournoient au-dessus de nos têtes au cœur de la campagne. Ces cercles parfaitement dessinés dans le ciel ravivent en nous l'image d'Épinal du méchant vautour d'un bon vieux western spaghetti. Il faudrait être bien nouille pour s'arrêter à ce cliché ! Si la buse et les rapaces opèrent ce vol, c'est tout d'abord parce qu'il s'agit de la meilleure technique pour voler sans effort, en sollicitant les courants d'air ascendants. Dans ces figures aériennes, les buses sont simplement en déplacement, marquent un territoire, un rang social, ou encore une parade nuptiale. En chasse, elle reste plutôt stable et fixe. C'est donc perchée sur un arbre, un poteau ou un fil que la buse est à l'affût, ou plus rarement en vol stationnaire, contre le vent. Pour parfaire sa technique, elle localise les passages des rongeurs en repérant au sol les ultraviolets laissés par de récentes urines.

SERIAL-KILLEUSE DES POULAILLERS

Une sorte de réseau de micromammifères se révèle aux yeux du rapace, parfaitement invisible pour l'humain. Prédatrice, il arrive donc logiquement qu'elle s'attaque à des volailles ou encore des lapins. Ces crimes commis ça et là dans les poulaillers lui valent d'être persécutée et braconnée dans bien des endroits, malgré son statut d'espèce protégée. Pourtant, en se nourrissant principalement de rongeurs, elle est avant tout une alliée du campagnard, car, jouant un rôle essentiel dans la régulation saisonnière des campagnols, elle diminue entre autres les dégâts dans les champs ou encore la propagation de certaines maladies. La buse est dite « variable » : en effet, chaque individu possède son propre plumage, variant du marron au blanc. Contrairement à certains animaux qui changent de livrée tous les ans, au même moment et en fonction de la saison, la buse gardera cette apparence toute sa vie. Elle apporte ainsi une touche de diversité visuelle au sein d'une population de la même espèce, fait rare en nature, et à l'image de l'humanité. Proche de nous, il n'est pas rare de l'observer posée en bord d'autoroute, dans un biotope peu engageant ! Mais pourquoi rester là pendant des heures ? Peut-être parce que cette opportuniste s'accommode du dernier linéaire de haies ou d'arbres qui lui reste offert dans certaines régions, et qu'elle profite de l'abondance de petits animaux attirés par nos déchets, ou victimes de la circulation routière. Ou quand la buse use de nos abus...

NICOLAS VILLAUME



ERRATUM : JEU DU PASS PASS

Je suis aide-soignante, suspendue, en couple avec un infirmier suspendu également. Nous avons 2 enfants et des grands parents aidants. Nous venons de finir notre première partie du super jeu que vous avez créé. Nous avons bien rigolé, merci ! Ça fait du bien au moral de s’amuser avec l’absurdité de la situation sidérante que nous traversons désespérément. J’ai reçu la médaille du mérite, you ouh ! Par contre je me dois de vous préciser que j’ai été viscéralement offensée lorsque sur la case « I » je perds mon travail et je me retrouve au chômage. C’est totalement faux, et beaucoup de personnes pensent que nous sommes licenciés, touchant des indemnités, droits au chômage. Je vous demande de crier haut et fort que ce sont non pas 13 000 soignants mais plutôt 5% des professionnels de santé soit 130 000 qui sont suspendus, sans salaire, sans indemnités, ni droit au chômage et cela pour une durée indéterminée ! Nous sommes dans la misère la plus totale. Avec un peu de chance nous pourrions toucher le RSA, mais rien d’autre n’est prévu. Nous sommes harcelés, traqués, maltraités par notre direction. Je ne vais pas rentrer dans les détails, mais j’ai l’impression que nous sommes les parias oubliés de la société française. Discriminés, torturés psychologiquement et mis à mort socialement.

Géraldine Wiss

LECTEUR-RICES, VOUS ÊTES NOTRE MEILLEURE PUB

Vous faites un travail de qualité, il n’y a aucun doute. Alors, *Mon cahier à tout faire*, je le commande sans tarder. Vous trouverez aussi un chèque pour abonner mon père. C’est vous dire à quel point je suis conquise. Un grand bravo pour votre travail.

Melle. Palacino



Ci-contre la jolie enveloppe utilisée pour nous faire parvenir ce billet doux.

« ON NE VA PAS AUSSI NOUS VOLER NOTRE JOIE »

Depuis cet été, les lieux de culture, de loisir, les piscines et les médiathèques sont interdits d’accès aux non détenteurs de pass sanitaire, au plus grand mépris d’ailleurs de ce que dit le Code Civil quant à l’égalité entre citoyens pour l’accès des lieux publics ; nous, citoyens, avons décidé de réagir, l’idée étant "on ne va pas aussi nous voler notre joie !" À Bas en Basset, petit village de Haute-Loire, on se retrouve le 2^e vendredi du mois pour un temps convivial que nous appelons "un verre pour la liberté " ; nous nous réunissons dans le jardin public, apportant chacun de quoi partager ; Il y a toujours un temps où on échange des informations. La dernière fois, nous avons dansé sous le joli kiosque du jardin public : un accordéon, des chants traditionnels, et des danses (cerle circassien, gavotte de l’Aven, mazurka, chapelloise...). Et puis on partage un verre, autour d’une bougie pour saluer le soir venu. On remet ça en novembre. Rien de plus facile à organiser dans votre quartier ! le bonheur, ça fait du bien...Au lieu de prendre notre mal en patience, prenons notre bien en urgence.

Odile

DES MARCHÉS CHEZ L’HABITANT

Vous m’avez demandé où je diffusais L’âge de faire, eh bien ce sera dans le cadre des marchés et principalement un marché itinérant chez l’habitant que nous avons mis en place à Kourou, il y a un an parce que nous ne souhaitons plus faire les marchés « normaux » fliqués avec gel hydroalcoolique à l’entrée. Ainsi, nous sommes 5 à 6 exposants à débarquer dans le jardin ou garage de quelqu’un de différent, tous les mercredis entre 17 h et 19 h 30. Nous sommes des producteurs locaux et variés, ainsi on peut y trouver fruits, légumes, fromage de chèvre, miel, pain au levain, huiles essentielles, eaux florales et également une petite buvette pour passer un moment agréable et convivial ! Dans le cadre des marchés, je souhaite aussi sensibiliser les gens aux dangers des smartphones et

du numérique en général. Je n’ai pas encore commencé, il faut que je fasse une pancarte, un truc facile et agréable à lire, sans trop gonfler les gens et passer pour le relou de service. En tout cas continuez de faire plein d’articles sur ce monde qui devient trop numérique, ça me nourrit bien et m’aide à comprendre. Pour ma part, je suis toujours avec mon téléphone pas smart, et les commandes pour les pains se font à l’ancienne sur papier ou par SMS pour les retardataires.

Max

P.S. Max nous a envoyé un carnet fabriqué avec un sac de farine et cousu avec le fil bleu d’origine : « Comme ça pas de déchets et c’est joli ! »

Des nouvelles de la



Plus épais, moins épais ?
- Qu’est-ce qu’on fait, on garde la même teinte pour la seconde couche, ou on éclaircit ?
- Tu vois, il faut mettre deux volumes d’eau pour un volume de chaux, et s’écarter quand on verse la chaux.
- Euh, 10 % de 2 kg ?... Aller hop, 200 g de pigments jaunes !
- Papa, je peux peindre, moi aussi ?
- Bon, puisqu’il y a plus de peintres que de brosses... Je me mets sur le récurage de la cuisinière et de l’évier ! »
Samedi 20 et dimanche 21 novembre, le chantier participatif de peinture du rez-de-chaussée battait son plein à la Maison Commune. Grâce à la formation aux peintures naturelles que nous avons suivie l’année dernière avec l’association Matière à, nous avons préparé nos couleurs à base de chaux et d’ocres. Une quinzaine de peintres âgées de 6 à... beaucoup plus ! se sont activé-es pour donner aux murs des teintes chaleureuses. Nous allons donc inaugurer les lieux samedi 28 novembre, avec une soirée jeux, et dimanche 29, avec une gratifieria.



La Maison Commune, c’est aussi un lieu-ressource pour aider les habitant-es et les associations à concrétiser leurs idées. Parmi nos chantiers en cours, le lancement d’une filière

locale de collecte et de lavage des récipients en verre. Après avoir passé une journée avec Ma bouteille s’appelle Reviens, près des Valence, nous avons envoyé un questionnaire aux producteurs des départements 04 et 05. Les plus enthousiastes sont les brasseurs de bière artisanale, mais nous avons aussi reçu des réponses d’apiculteurs ou encore de producteurs de jus. Nous nous sommes également rendues aux Rencontres techniques du Réseau Consigne, à Paris, où les acteurs de ce secteur ont fait part de leurs avancées vers l’utilisation de bouteilles standardisées, qui pourront ainsi être lavées et réutilisées partout en France (voir dans certains pays voisins).

Vous voulez en savoir plus sur les activités de la Maison Commune ? Contactez-nous au 04 92 61 61 09 ou lisa@lagedefaire-lejournal.fr

AH, SI NOUS ÉTIONS...

Si nous étions précis, nous ne parlerions pas de vaccin contre la covid 19 mais d’injection vaccinale expérimentale. Si nous étions réalistes, nous adopterions le seul geste barrière sans effets secondaires qu’est le lavage fréquent de nos mains et des stratégies préventives telles que la supplémentation en vitamines (C & D en particulier) et minéraux (zinc en particulier) ainsi qu’une bonne hygiène générale de vie. Si nous étions lucides, nous nous interrogerions sur les choix gouvernementaux de continuer à supprimer des lits et du personnel dans les hôpitaux et de ne pas soumettre au pass, dit « sanitaire », les réunions et rassemblements politiques et cultuels.

Delphine, de Canteleu.

LA RECETTE



© DR

Des falafels de fête

Ingédients : 250 g de pois chiches secs. 1 c. à café de coriandre et de cumin en poudre. 1/4 de c. à café de bicarbonate de soude. 30 g de persil plat et de coriandre fraîche émincés. 3 gousses d’ail. 1 gros oignon rouge. 1 c. à soupe de sésame torréfié. 1 c. à café de sel. Huile.

Faites tremper les pois chiches pendant 24 heures. Rincez-les puis essuyez-les très soigneusement dans un torchon. Mixez les pois chiches crus jusqu’à obtenir une préparation granuleuse et collante, avec de minuscule morceaux. Versez cette pâte dans un bol puis ajoutez la coriandre, le cumin, le piment, le sel, le bicarbonate, le persil et la coriandre émincés, l’ail écrasé, l’oignon émincé et le sésame. Mélangez soigneusement. À la main formez des boulettes et faites les frire dans l’huile jusqu’à ce qu’elles soient bien dorées. Dégustez avec une salade verte et une petite sauce tahin (Mixez 150 g de fromage blanc de soja, 3 c. à soupe de citron, 2 c. à soupe d’huile de sésame torréfié, 1 c. à café de sirop d’agave, 2 c. à soupe de tahin, sel et poivre.)

Devenez végétarien avec la famille Bienaimé, des tuyaux, du vécu et plein de recettes, Terre vivante, 2019.



LE SOL SOURCE DE LA VIE

La litière forestière fermentée ou Lifofer est reconnue pour ses effets bénéfiques sur la santé des

cultures, des élevages, la dépollution des sols et des eaux... Elle est obtenue en prélevant une petite quantité de sol forestier (feuilles d’arbre en décomposition), riche en micro-organismes, que l’on met à fermenter, dans des conditions anaérobies, en présence de sucre, d’amidon, de ferments lactiques et d’eau de source. Cette méthode agroécologique venue d’Amérique latine permet de multiplier les micro-organismes naturellement présents en grand nombre dans les sols forestiers. Quelle quantité prélever en forêt, quelles espèces d’arbre choisir, comment gérer la fermentation, l’épandage... Dans ce manuel, les formateurs de Terre & Humanisme s’appuyant sur leur expérience détaillent toutes les étapes de fabrication, les dosages, les astuces, etc. Le lecteur trouvera également deux chapitres qui compléteront ses connaissances sur le sol et sur les différents types de préparations fertilisantes. **Manuel de la litière forestière fermentée, une préparation simple et économique pour des cultures vigoureuses, Terre & Humanisme, 2021, 142 p., 23,50 euros.**

FICHE PRATIQUE

FAIRE UNE BOISINIÈRE !

Peur de tomber en panne de gaz en camping ? En rando, éviter de se charger en combustible ? Envie de bricoler, et de brûler de l'énergie renouvelable plutôt que du gaz ? Nous avons la solution. Son nom : la boisinière. C'est un petit brûleur à bois efficace, fabriqué à partir de boîtes de conserve. Sa fabrication est simple. On vous montre.

MATÉRIAUX :

2 grandes boîtes de conserve
1 petite
C'est tout !

NB : Il s'agit des boîtes les plus commercialisées, type « cassoulet William Saurin », 840 g et 420 g. On peut bien sûr acheter autre chose que du cassoulet industriel, ou récupérer des boîtes déjà vides, mais on veillera à ce que les boîtes – surtout les 2 grandes – soient empilables : leur fond a un diamètre légèrement inférieur à celui de leur ouverture.

OUTILS :

1 poinçon
1 petit ciseau résistant
C'est tout !

NB : Il faut un outil pour trouser les boîtes, et en option - mais on recommande -, un outil supplémentaire pour les découper. Un ciseau à ongles un peu solide fait l'affaire pour percer et découper. On pourra aussi utiliser une chignole, une perceuse, etc. Le port de gants apporte un confort et une sécurité appréciables.

Durée : de 1 à 4 heures, selon outillage.



LE PRINCIPE DE LA FABRICATION :

La boisinière est constituée de 2 grandes boîtes de conserve qui vont s'empiler l'une sur l'autre, et d'une petite boîte qui sera le foyer. On va faire des trous dans ces boîtes pour que l'air circule, afin qu'il y ait le meilleur tirage possible. Ensuite, on va encastrer la petite boîte à la base de la boîte « du dessus ». Ainsi, une fois les deux grandes boîtes empilées, la petite boîte sera à l'intérieur de la grande boîte « du dessous ».

Notre source :

Erwan a mis au point, amélioré et utilisé sa boisinière pendant 2,5 ans alors qu'il taillait la route à vélo. Sur son blog, on trouvera un modèle réduit de boisinière, et un pas-à-pas pour faire "une jupe", rendant la boisinière encore plus efficace.
unvelodanslatete.free.fr

1 - ON FAIT DES TROUS DANS LES BOITES

Préalable : On n'a pas peur de faire des grands trous... sans pour autant fragiliser la structure.

OÙ ÇA ?



- La boîte du dessus :
6 trous larges en haut. Laisser un rebord d'environ un centimètre pour éviter de fragiliser la structure.
Une ouverture triangulaire sur la moitié inférieure, qui permettra d'approvisionner le brûleur.

- La boîte du dessous :
9 trous larges en bas.

- La petite boîte :
3 rangées de 6 trous.
Décaler les rangées, et, en haut, laisser un rebord d'1 à 2 cm.

COMMENT ?



On dessine les emplacements des futurs « vides », puis on perce le long du marquage avec des petits trous au début, que l'on agrandit peu à peu, en y repassant plusieurs fois. Comme si l'on perforait un cercle. On peut aussi faire des trous plus espacés (4 par cercle), et on découpe ensuite au ciseau entre les trous.

Autre technique : on fait un seul trou au centre du futur « vide », puis on découpe en étoile, puis on rabat les découpes à l'intérieur. Pour chaque « vide », on prend le temps d'aplatir les bords vers l'intérieur de manière à ce que l'extérieur des boîtes ne soit pas coupant. Pour ce faire, on pourra faire tourner une pince (fermée) à l'intérieur.



ET ON DÉCOUPE



AVEC UNE CHIGNOLE



OU UN CISEAU



ET VOILÀ LE TRAVAIL !



2- ON ENCASTRE LE FOYER

La deuxième et dernière étape consiste à encastrer le haut de la petite boîte dans le fond de la boîte « du dessus », celle avec l'ouverture triangulaire découpée. On va donc faire un trou au fond de cette grande boîte, trou d'un diamètre légèrement inférieur au haut de la petite boîte.

Pour dessiner le périmètre du cercle à découper, si l'on dispose des boîtes recommandées, on peut prendre comme point de repère le « relief » du fond de la boîte, constitué de 3 « crêtes » et « creux ». On poinçonnera et découpera pile sur la « crête » du milieu. Ensuite, on évase ce trou à l'aide du fond de la petite boîte qu'on fait tourner en appuyant progressivement. On peut ainsi ajuster précisément les diamètres. Puis la petite boîte s'enfonce (par son haut, côté ouvert) dans la grosse, en forçant un peu mais pas trop, au risque de déchirer la tôle. C'est tout bon ? Passons au test !

ON ÉVASE EN FAISANT TOURNER ET EN APPUYANT PROGRESSIVEMENT.



ON PERCE SUR LA « CRÊTE » DU MILIEU...



ET VOILÀ LE TRAVAIL !

3 - LE TEST

EN THÉORIE : POURQUOI LA BOISINIÈRE EST PLUS EFFICACE QU'UN FEU ?

Essayez de placer un tube (n'importe quel matériau non-combustible) au raz des flammes d'un feu de camp. Vous entendrez immédiatement l'effet cheminée se déclencher, et vous constaterez que les fumées visibles disparaissent. L'effet cheminée, c'est la combustion des fumées à l'intérieur de celle-ci, améliorant ainsi la chaleur obtenue pour une même quantité de bois. Par ailleurs, les gaz chauds qui sortent par le haut créent l'aspiration de l'air frais par le bas, améliorant ainsi le tirage. L'étage supérieur de la boisinière est la cheminée. L'étage inférieur, avec le foyer en son centre, a une double paroi. L'air entre par le bas, une partie va alimenter le foyer en oxygène. L'autre partie se préchauffe en remontant le long de la double paroi et va alimenter en oxygène les flammes dans la cheminée.



La boisinière n'attend plus qu'une flamme pour entrer en action ! Équipons-nous d'une vieille gamelle (ou de tout autre contenant que l'on n'aura pas peur de noircir à la flamme), et testons la bête.

- La boisinière s'utilise avec les mêmes précautions que celles prises avec un réchaud à gaz : sur une surface plate, ou entre 3 sardines, ou pierres... on s'assure de la stabilité du dispositif, même avec un contenant lourd dessus. On s'assure également qu'un départ de feu à partir d'une braise « perdue » est impossible, et on regarde d'où vient le vent.

- On ramasse une bonne poignée de tout petit bois, à peine plus gros que des allumettes, et une bonne poignée de branchages bien secs plus gros, mais dont le diamètre ne devra pas excéder 1,5 cm, à moins de les recouper. Ces

deux poignées constitueront nos stocks et doivent nous permettre de chauffer un demi-litre d'eau. Et on prévoit de quoi amorcer la flamme : coton, écorce...

- Dans le foyer, on dispose, comme pour faire un petit feu : morceaux de carton -pourquoi pas imbibé d'huile- papier journal chiffonné, écorce de bouleau, poignée non tassée d'herbes sèches... Au-dessus, on dispose de très petits morceaux de bois à peine plus gros que des allumettes, puis des morceaux de plus en plus gros.

- Une fois la flamme lancée, on peut poser la gamelle. On continuera d'alimenter le foyer par la « bouche » de la partie supérieure. Les brindilles pour la flamme, les morceaux plus gros pour la braise. Inutile de mettre trop de bois : si la combustion est mauvaise, c'est en général plutôt l'air qui manque, ou la température qui est trop basse si le bois est humide. L'étage supérieur doit contenir peu de bois : il sert à ce que les flammes se développent.



ON ALIMENTE PAR LE DESSUS.



... PUIS PAR LA « BOUCHE »

QUELLE EFFICACITÉ EN CONDITIONS RÉELLES ?

Pour une première utilisation, le verdict est plutôt favorable. Il est indéniable que la boisinière dégage beaucoup de chaleur en comparaison de ce qu'on brûle. Avec quelques poignées de petit bois, on est arrivés à chauffer 1/2 litre d'eau en 10 minutes. En 6 minutes, on est arrivés à faire « monter » le café d'une petite cafetière italienne (10 cl) – en fixant un support de brûleur au gaz.

EN 6 MINUTES, UN CAFÉ À L'ITALIENNE



La boisinière est donc efficace. Par contre, la gestion du foyer nous a paru délicate. Celui-ci est en effet plus petit que le foyer d'un feu classique. Il est donc plus fragile. Sûrement parce que notre bois n'était pas suffisamment sec, et qu'il s'agissait d'une première, la flamme s'est éteinte à plusieurs reprises avant que nous arrivions à obtenir un foyer « stable ». Par ailleurs, il nous a semblé qu'il fallait constamment surveiller le foyer pour éviter de perdre la flamme... Selon notre source Erwan, quelques utilisations permettent rapidement de mieux connaître les « besoins » du foyer (mieux équilibrer braise et flamme, bon volume de bois...) et de passer outre ces désagréments.

ASTUCES :

- Si le feu a du mal à démarrer, ou si la flamme s'éteint, on pourra enlever la gamelle pour créer un appel d'air, voire sortir le foyer de la partie inférieure, à l'air libre, en utilisant une pince multiprise ou une poignée amovible.

- Lors de la première utilisation, on évitera de respirer les fumées du vernis des boîtes de conserve.

4 ET 5 DECEMBRE

81 • GAILLAC

Le petit marché des vins bio

www.nptarn.org



NOS PETITES ANNONCES RESTENT GRATUITES ENCORE QUELQUES MOIS, N'HÉSITEZ PAS À RÉDIGER DIRECTEMENT VOTRE TEXTE OU À LES CONSULTER SUR NOTRE SITE LAGEDEFAIRE-LEJOURNAL.FR, RUBRIQUE "PETITES ANNONCES".

PETITES ANNONCES

• **4/11/21 - Reprise activité : fermette à proximité de Nantes.** Cette maison a accueilli durant 8 années des publics divers en gîte d'étape/gîte de groupe d'une capacité de 15 places. Son aménagement a donc été conçu pour cette activité d'accueil.

Superficie habitable 170m²; 5 chambres, 3 salles d'eau (4 douches), 3 wc, une salle à manger- cuisine de 36 m², un salon de 20m² avec cheminée, une buanderie et une lingerie. La propriété arborée d'une superficie de 847m² est située en impasse ; comprend un jardin privatif, un préau, un garage et une petite annexe à rénover.

L'ensemble se situe à 30km de Nantes, sur la commune de Nort-Sur-Erdre, dans un cadre privilégié à 500m du canal de Nantes à Brest. Le village du Plessis-pas-Brunet est distant de 3,5km du bourg de Nort-sur-Erdre, de tous commerces et de la gare (ligne SNCF Nantes-Chateaubriant).

La maîtresse de maison prend sa retraite et recherche un(e) ou des personnes pour faire vivre ce bel endroit (possibilité de reprise totale ou partielle de l'activité d'accueil ou tout autre projet: habitat partagé, lieu d'accueil pour stages.....)

Prix: 380 000 euros

Contact: Edith Morisset

07 70 18 35 08

giteleplessispasbrunet.44@orange.fr / Site: giteleplessispasbrunet44.fr

10/11/21 - Projet d'habitat participatif à Lagnes (84)

Un collectif d'habitants constitué cherche de nouveaux foyers. Un projet d'habitat participatif situé sur la commune de Lagnes dans le Vaucluse prévoit la construction d'une vingtaine de logements en accession à la propriété et leurs espaces partagés sur un terrain de 5700m² en plein cœur de la commune rurale de Lagnes.

Ce projet est né de la rencontre entre des propriétaires d'un beau terrain sensibilisés à l'habitat participatif, d'un petit promoteur local (Construclac) intéressé par cette innovation, d'un atelier d'architectes (Ostraka) engagés dans la construction écologique et d'une structure professionnelle d'accompagnement de projets d'habitat participatif (Regain). Depuis le mois de mai, une petite dizaine de foyers se réunit régulièrement dans le cadre d'ateliers participatifs animés par Regain, pour apprendre à se connaître, co-construire un projet collectif, défi-

nir des objectifs partagés (un projet intergénérationnel ouvert sur le village, des constructions écologiques et des espaces partagés etc) et à mettre en place un fonctionnement collectif. Le projet avance joyeusement et la conception participative avec les architectes vient de démarrer et devrait donner lieu en novembre 2022 au démarrage des travaux pour un emménagement prévu en avril 2024. Le collectif cherche à intégrer de nouveaux foyers (principalement des jeunes, couples ou familles) pour prendre part à cette belle aventure. Si vous souhaitez avoir plus d'information, participer à une réunion par curiosité, et qui sait, à terme rejoindre le projet.

Contact : Charlotte GARCIA - cgarcia@regain-hg.org - 06 37 55 95 16

10/11/21 - Cherche terrain pour Tiny House

Artiste peintre, je vends mon atelier à Poliénas (38210) et je cherche un petit bout de terrain, plutôt isolé, à louer ou acheter (eau et électricité proches)... pour installer une maison mobile en bois sur roue (Tiny House) dans la région Isère, Sud Grésivaudan (ou limite Drôme - Ardèche)

Contact : JAMMES Rémi - 07 69 84 37 77

10/11/21 - Recherche formation

Jeune animateur (expérimenté de l'éducation populaire) de 26 ans, ayant BAFA, BAPAAAT et PSC1, cherche à se former en animation nature et/ou en pédagogie alternative (Freynet, Montessori..., en école de la nature Forest School, Ecoles démocratiques....) façon compagnonnage, Woofing ou autres, à discuter.

Contact : BERTHOU Aymeric - 06 70 90 35 40

17/11/21 - Ecolieu recherche 4ème famille

La Davière est une copropriété située au sud de Tours, à Thilouze (37260), sur une surface de 19 ha (9 ha de bois/10 ha de prairies). Déjà trois familles sur place, 7 enfants. Un lot d'habitation est à vendre avec un potentiel de 130 m² habitables (rdc, 1^{er} et 2nd ét.). Le lot est entièrement à rénover. Installation agricole possible, en plus de l'habitat, sur le lieu. Installation maraîchère bio en cours + ouverture d'une école de la forêt en octobre dernier. www.ecolieuladaviere.fr

Contact : PEVERELLI CAMILLE camille3005@inmano.com 09 51 32 60 4007 55 02 64 63 (sms de préférence)

Mon cahier à tout faire

LA MEILLEURE IDÉE CADEAU

Cuisine sans gluten, couture, jardinage, bricolage, petit élevage... Ces différentes activités à pratiquer au quotidien sont rassemblées dans *Mon cahier à tout faire*.

Petit par le format, c'est un concentré de multiples conseils distillés pour chaque mois de l'année. Gardez-le sous la main, dans un coin de la cuisine, car il viendra à point si vous décidez de fabriquer du dentifrice maison, de l'huile solarisée à base de lilas ou du gâteau de citrouille. Mettez-le dans votre musette pour partir au jardin ou prendre le chemin de votre poulailler. Si la couture n'est pas votre fort, rassurez-vous, la charlotte de cuisine, les boucles d'oreilles et les mitaines se réalisent en un tour de main. Les marmots auront le plaisir de manier scie et paire de ciseaux pour fabriquer un sapin en palettes ou un cerf volant.

Et si vous ressentez un petit coup de fatigue, filez à la rubrique consacrée aux soins au naturel. Vous découvrirez les vertus du sommeil qui vous répare des pieds à la tête ou encore de la précieuse propolis, un antiseptique naturel.

Des illustrations colorées, choisies selon les saisons, donnent à ce cahier une allure résolument joyeuse. Des pages blanches vous permettront de le personnaliser, d'inscrire vos recettes, vos récoltes et toutes vos préparations.

Commandez dès maintenant votre cahier à tout faire en envoyant un chèque de 12 euros à l'ordre de L'âge de faire, 17 avenue Ballard, 04160 Château-Arnoux Saint-Auban.

Vous pouvez aussi l'acheter sur le site du journal.

Pour commander, rendez vous en p. 23 ou sur www.lagedefaire-lejournal.fr

à commander avant le 13 décembre
pour l'avoir au pied du sapin

12 €

Format cahier 17 x 22 cm,
reliure cousue, 112 pages



